

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE  
(1839)



ALEXANDRE DUMAS

Mademoiselle  
de Belle-Isle

comédie en cinq actes, en prose

*Théâtre-Français. – 19 avril 1839.*

LE JOYEUX ROGER  
2014

ISBN : 978-2-923981-83-3

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

*À mademoiselle Mars,*

*Hommage d'admiration profonde  
et sincère reconnaissance.*

ALEX. DUMAS.

## DISTRIBUTION

Le DUC DE RICHELIEU, pair de France	M. Firmin
Le CHEVALIER D'AUBIGNY, gentilhomme breton, lieutenant aux gardes du roi	M. Lockroy
Le DUC D'AUMONT, capitaine aux gardes	M. Mirecourt
Le CHEVALIER D'AUVRAY, lieutenant des maréchaux de France, greffier du point d'honneur	M. Fonta
CHAMILLAC	M. Mathien
Premier laquais de la marquise de Prie	M. Alexandre
GERMAIN, laquais du duc de Richelieu	M. Montlaur
La MARQUISE DE PRIE	M <sup>lle</sup> Mante
Mademoiselle GABRIELLE DE BELLE-ISLE	M <sup>lle</sup> Mars
MARIETTE, femme de chambre de la marquise de Prie	M <sup>lle</sup> Dupont
Seigneurs, valets.	

*À Chantilly, les 25 et 26 du mois de juin 1726.*

## ACTE PREMIER

*Un boudoir attendant à une chambre à coucher.*

### Scène première

La marquise de Prie, à sa toilette ; Mariette, décachetant des lettres qu'elle jette dans un brûle-parfums.

LA MARQUISE

Va tout de suite à la signature, il n'y a pas une de ces lettres dont je ne sache d'avance le contenu.

MARIETTE

Madame la marquise est bien indifférente aujourd'hui.

LA MARQUISE

Eh ! ne voyez-vous pas, ma chère, que toutes ces protestations d'amour, toutes ces assurances de dévouement, s'adressent, non à la fille du traitant Pléneuf, ni à la femme du marquis de Prie, mais à la favorite de M. le duc de Bourbon, successeur du régent et premier ministre de Sa Majesté Louis XV ? Brûle donc, brûle !

MARIETTE, lisant les signatures

M. de Nocé.

LA MARQUISE, se coiffant

Brûle !

MARIETTE

M. de Duras.

LA MARQUISE

Brûle !

MARIETTE

M. d'Aumont.

LA MARQUISE

Brûle, brûle !

MARIETTE

J'espère qu'en voilà, de l'amour, qui s'en va en fumée !

LA MARQUISE

C'est tout ?

MARIETTE

C'est tout.

LA MARQUISE

Rien de M. le duc de Richelieu ?

MARIETTE

Rien.

LA MARQUISE

C'est bizarre ?

MARIETTE

Madame la marquise me permettra-t-elle de lui avouer qu'elle m'inquiète sérieusement ?

LA MARQUISE

Comment cela ?

MARIETTE

C'est que madame la marquise paraît menacée d'un véritable amour.

LA MARQUISE

Pour le duc ?

MARIETTE

Pour le duc.

LA MARQUISE

Vous croyez ?

MARIETTE

J'en tremble ! Que madame la marquise y prenne garde, on en meurt.

LA MARQUISE

Bah !

MARIETTE

Madame Michelin.

LA MARQUISE

Une tapissière...

MARIETTE

N'importe : à la place de madame la marquise, j'y ferais attention.



LA MARQUISE

Et qui vous fait croire que ce soit dangereux ?

MARIETTE

Les symptômes.

LA MARQUISE

Vraiment ?

MARIETTE

Il y a inquiétude quand ses lettres n'arrivent pas, indifférence quand les lettres des autres arrivent, fidélité depuis trois semaines ; la maladie en est au troisième degré, dernière période.

LA MARQUISE

Je t'étonnerais bien davantage si je te disais une chose.

MARIETTE

Laquelle ?

LA MARQUISE

Curieuse !

MARIETTE

Que madame la marquise me pardonne ; c'est qu'il y a si longtemps que je n'ai été étonnée !

LA MARQUISE

Eh bien, c'est que le duc est fidèle.

MARIETTE

Est-ce que madame la marquise me permettra d'en douter ?

LA MARQUISE

Doute si tu veux ; j'en suis sûre, moi.

MARIETTE

Malgré son voyage à Paris ?

LA MARQUISE

Malgré son voyage.

MARIETTE

Madame la marquise lui a donc fait prendre un philtre ?

LA MARQUISE

Non, je lui ai fait donner sa parole.

MARIETTE

Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !

LA MARQUISE, tirant d'une bourse  
la moitié d'un sequin

Vois-tu ceci ?

MARIETTE

La moitié d'une pièce d'or ?

LA MARQUISE

Oui ; eh bien, le duc de Richelieu ne m'a pas encore renvoyé l'autre.

MARIETTE

Ce qui veut dire ?

LA MARQUISE

Qu'il m'aime toujours.

MARIETTE

Cela demande une explication.

LA MARQUISE

Elle ne sera pas longue... Ce qui rend malheureux en amour, c'est moins de ne pas être aimé quand on aime que d'être encore aimé quand on n'aime plus.

MARIETTE

Ce que dit madame la marquise est plein de profondeur.

LA MARQUISE

Eh bien, quand j'ai renoué avec M. le duc de Richelieu, à son retour de Vienne, nous avons arrêté une chose : c'est que, sous aucun prétexte, cette liaison ne deviendrait un tourment ; en conséquence, nous avons brisé un sequin en deux parties égales, nous en avons pris chacun une, et nous sommes convenus que le premier qui n'aimerait plus, au moment même où il cesserait d'aimer, renverrait à l'autre sa moitié, avec parole mutuelle que celui qui la recevrait n'aurait pas le plus petit mot à dire, et ne ferait pas le moindre reproche. M. de Richelieu ne m'a pas encore renvoyé sa moitié ; donc, il m'aime encore.

(Madame de Prie remet la moitié de sequin  
dans sa bourse, qu'elle ferme et pose sur sa toilette.)

MARIETTE

Oh ! mais c'est du plus grand ingénieux, cela ! peut-être aussi

est-ce l'habitude en Autriche ; cela prouverait énormément en faveur de la civilisation allemande.

UN LAQUAIS, entrant

M. le duc de Richelieu désirerait avoir l'honneur de présenter ses hommages à madame la marquise.

LA MARQUISE

Le duc de Richelieu ?

LE LAQUAIS

Il arrive de Paris à l'instant même, et fait demander si madame la marquise est visible.

LA MARQUISE

Certainement. (Le laquais sort. À Mariette.) Voilà pourquoi je n'avais pas de lettre.

MARIETTE

C'est miraculeux ! Madame la marquise veut-elle que je la laisse seule ?

LA MARQUISE

Dans un instant ; ce serait remarqué, peut-être, si vous me quittiez tout de suite.

## Scène II

Les mêmes, le duc de Richelieu.

LE DUC, de la porte

Madame la marquise veut bien me recevoir à mon débotté ?

LA MARQUISE

En aviez-vous douté, cher duc ?

LE DUC, lui baisant la main

Est-ce trop de fatuité que de vous répondre non ?

LA MARQUISE

Vous permettez que cette fille achève de m'ajuster ?

LE DUC

Comment donc !

(Il s'appuie au canapé sur lequel est assise la marquise.)

LA MARQUISE

Et vous arrivez de Paris ?

LE DUC

Il y a dix minutes.

LA MARQUISE

Qu'y fait-on de nouveau ?

LE DUC

On portait dans les rues la châsse de sainte Geneviève.

LA MARQUISE

Et pourquoi ?

LE DUC

Pour obtenir du soleil.

LA MARQUISE

Et les Parisiens s'adressent à sainte Geneviève pour cela ?

LE DUC

Que voulez-vous ! ils ne savent pas que c'est vous qui faites la pluie et le beau temps.

LA MARQUISE

À propos, avez-vous rencontré madame d'Allainville ?

LE DUC

Oui, chez Charost.

LA MARQUISE

Que fait-elle ?

LE DUC

Elle continue de maigrir.

LA MARQUISE

Ah bah ! impossible, elle était impalpable.

LE DUC

Eh bien, elle devient invisible, voilà tout ! Et ici ?

LA MARQUISE

Oh ! mon Dieu, rien qui mérite la peine d'être dit. M. le duc de Bourbon a chassé ; moi, je vous ai attendu ; voilà comme le temps s'est écoulé.

LE DUC

Je croyais d'Auvray à Chantilly.

LA MARQUISE

Il y est effectivement.

LE DUC

Est-ce qu'en sa qualité de lieutenant de nosseigneurs les maréchaux et de greffier du point d'honneur, il flairait quelque duel ?

LA MARQUISE

Non pas, que je sache.

LE DUC

Est-il venu seul ?

LA MARQUISE

Avec d'Aumont.

LE DUC

Oh ! vraiment ? Ce brave duc, toujours coiffé de la veille et rasé d'une semaine, c'est bien, sur mon honneur, le gentilhomme le plus débraillé de France.

LA MARQUISE, à Mariette

Cela suffit, mademoiselle ; je n'ai plus besoin de vous ; mais ne vous éloignez pas.

(Mariette sort.)

### Scène III

Le duc de Richelieu, la marquise.

LE DUC, s'asseyant près de la marquise

Chère marquise, enfin nous voilà donc seuls !

LA MARQUISE

Après huit jours d'absence, quand vous deviez revenir au bout de cinq !

LE DUC

Huit jours !... Était-ce trop pour faire ma cour au jeune roi, après deux ans d'exil à Vienne ?

LA MARQUISE

Et puis pour revoir madame de Villars, madame de Duras, madame de Villeroy, madame de Sabran, madame de Mouchy, mademoiselle de Charolais, madame de Soubise, madame...

LE DUC

Mais cela m'a presque l'air d'un reproche.

LA MARQUISE

Et, si c'en était un, que diriez-vous ?

LE DUC

Que vous venez au-devant de celui que j'allais vous faire.

LA MARQUISE

Et lequel, s'il vous plaît ?

LE DUC

Pendant ces huit jours, pas la plus petite lettre, pas le moindre mot d'amour ! Savez-vous que je ne connais pas même votre écriture ?

LA MARQUISE

Ah ! duc, pour un diplomate, vous faites là une lourde faute. Est-ce que la favorite d'un premier ministre peut écrire à son amant, surtout lorsque cet amant s'appelle le duc de Richelieu ? Nous savons trop bien le parti que vous tirez de pareilles pièces, monseigneur !

LE DUC

Ah ! vous voulez parler de la lettre de la duchesse de Berry. Voilà que vous allez me reprocher le plus beau trait de ma carrière amoureuse ! une action à la Bayard ! Eh bien, je lui ai rendu sa lettre pour ne pas désoler Riom. Est-ce que je vous parle de d'Aumont, moi, lequel a profité de mon absence pour venir trahîtreusement à Chantilly ?

LA MARQUISE

Le fait est que je ne sais pas si c'est d'amour, mais, d'honneur, il est à moitié fou.

LE DUC

Oh ! marquise, vous lui faites tort de l'autre moitié. Vous m'aimez donc toujours ?

LA MARQUISE

Et vous ?

LE DUC

Moi, c'est de la folie. À propos, permettez-vous, quoique vous n'écriviez pas, ma belle discrète, que je vous offre ces tablettes ? C'est ce que j'ai trouvé de plus nouveau et de plus digne de vous.

LA MARQUISE

Vous croyez me prendre en défaut et avoir un avantage sur moi ? Me permettez-vous, mon fidèle chevalier, maintenant que l'on dit que vous êtes devenu économe, de vous offrir cette bourse, que j'ai brodée de ma main ?

LE DUC

Ah ! mais voilà qui est charmant de votre part, marquise, chère marquise !

LA MARQUISE, regardant les tablettes

Mes armes ! décidément, c'était bien pour moi.

LE DUC, regardant la bourse

Mon chiffre ! il n'y a pas à s'y tromper. (La marquise veut ouvrir les tablettes.) Ah ! n'ouvrez pas ! quand je n'y serai plus, à la bonne heure !

(Il se lève.)

LA MARQUISE

Est-ce que vous me quittez déjà ?

LE DUC

Il faut que j'aille faire ma cour à M. le duc.

LA MARQUISE

Vous savez qu'il part demain ?

LE DUC

Oui, j'ai appris cela ; il est invité aux chasses de Rambouillet, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE

Décidément, monseigneur de Fréjus est en baisse, et nous sommes toujours rois de France.

LE DUC

Je baise les mains de Votre Majesté.

LA MARQUISE

À bientôt ?

LE DUC

Vous le demandez ! (À part, en sortant.) Elle m'aime toujours, cette bonne marquise.

(Il sort.)

LA MARQUISE

Ce pauvre duc ! plus amoureux que jamais ! il n'a pas voulu me laisser ouvrir ses tablettes... Quelque lettre d'amour ! quelque madrigal ! (Elle les ouvre.) Que vois-je ! la moitié de mon sequin !

LE DUC, reparaissant à la porte, tenant la bourse d'une main  
et, de l'autre, montrant la seconde moitié de la pièce

Marquise !

LA MARQUISE, tenant les tablettes d'une main  
et lui montrant, de l'autre, sa moitié de pièce

Duc !

(Ils éclatent de rire tous deux.)

LE DUC

Parbleu ! nos cœurs étaient faits l'un pour l'autre, ou je ne m'y connais pas !

LA MARQUISE

Oh ! le fait est, mon cher duc, que c'est d'une sympathie miraculeuse !

LE DUC, s'approchant

Vous ne m'aimez plus ?

LA MARQUISE

Si, je vous aime toujours. Et vous ?

LE DUC

Oh ! et moi aussi.

LA MARQUISE

Comme amie.

LE DUC

Comme ami.

LA MARQUISE

Alors, vous en aimez une autre comme maîtresse ?

LE DUC

J'en ai peur ! Et vous, vous avez un nouvel amant ?

LA MARQUISE

Oh ! moi, j'ai la tête perdue.

LE DUC, se rasseyant

Bah ! vraiment ! vous allez me conter cela ?



LA MARQUISE

Confidence pour confidence.

LE DUC

C'est juste !... d'autant plus que j'ai compté sur vous !

LA MARQUISE

Ah ! voilà que vous me donnez le rôle de madame de Villars ; eh bien, je l'accepte. Voyons, qu'y a-t-il ?

LE DUC

Vous, d'abord.

LA MARQUISE

Un jeune gentilhomme breton que j'ai fait passer du régiment de Champagne dans les gardes du roi.

LE DUC

Par l'influence du duc de Bourbon ?

LA MARQUISE

Oh ! non, par celle de Moutrain de Fournaise.

LE DUC

Ah ! ce bon capitaine ! c'est vrai, je l'avais oublié : toujours en enfance ?

LA MARQUISE

Mon Dieu, oui, depuis l'âge de raison.

LE DUC

Et le nom du rival ?

LA MARQUISE

Le chevalier d'Aubigny.

LE DUC

Ah ! bonne famille, ma foi, bonne famille ! Et connaît-il son bonheur ?

LA MARQUISE

Il ne connaît rien du tout ; les épaulettes lui sont venues toutes seules.

LE DUC

Ah çà ! mais, ce coquin-là, il doit se croire le filleul d'une fée. Et où est-il, sans indiscretion ?

LA MARQUISE

Ici.

LE DUC

Ah ! ici !

LA MARQUISE

Il fait partie du détachement en garnison à Chantilly.

LE DUC

Diable ! et comment ne m'avez-vous pas envoyé cette bourse plus tôt ?

LA MARQUISE

Il n'est arrivé que d'hier.

LE DUC

Je suis dans mon tort ; il n'y avait pas de temps perdu.

LA MARQUISE

À votre tour maintenant... J'espère que j'ai été franche.

LE DUC

Je vais suivre l'exemple. Imaginez-vous une personne charmante.

LA MARQUISE

Ah ! ménagez mon amour-propre ; je ne vous ai pas fait le portrait du chevalier.

LE DUC

C'est juste : une provinciale.

LA MARQUISE

Que vous avez rencontrée ?

LE DUC

Chez M. de Fréjus, d'abord.

LA MARQUISE

Ah ! M. de Fleury.

LE DUC

Puis chez le roi.

LA MARQUISE

Quelque la Vallière ?

LE DUC

Point ; c'est ce qui vous trompe ; une fille de noblesse qui

vient de la Bretagne pour solliciter la grâce de son père et de ses frères, prisonniers à la Bastille, et que monseigneur de Fréjus a renvoyée au roi, et le roi à M. le duc ; de sorte qu'elle est arrivée ce matin une heure avant moi.

LA MARQUISE

Et elle est ici ?

LE DUC

Comme M. le chevalier d'Aubigny... C'est d'un hasard étourdissant.

LA MARQUISE

Vraiment, duc ?

LE DUC

En honneur !

LA MARQUISE

Eh bien, qu'est-ce que tout cela va devenir ?

LE DUC

Je n'en sais rien ; mais cela promet d'être assez amusant, pour peu que cela se complique.

LA MARQUISE

Maintenant, vous n'avez oublié qu'une chose.

LE DUC

Laquelle ?

LA MARQUISE

Le nom de cette charmante Bretonne.

LE DUC

Mademoiselle de Belle-Isle.

LA MARQUISE

La petite-fille de Fouquet ?

LE DUC

Elle-même.

LA MARQUISE

Mais, vous le savez, duc, ces Belle-Isle sont mes ennemis.

LE DUC

Bah ! qui vous a dit cela ? Un Pâris-Duverney, qui est devenu, de garçon cabaretier, soldat aux gardes, et, de soldat aux gardes,

financier. Quelle foi voulez-vous ajouter aux accusations d'un pareil homme ?

LA MARQUISE

Cependant le père est compromis dans l'affaire Leblanc, et les fils sont accusés d'assassinat.

LE DUC

Eh ! mon Dieu, oui ; on dit ces choses-là pour faire mettre les gens à la Bastille ; on y croit même tant qu'ils n'y sont pas ; et puis, quand ils y sont, on les y laisse, mais on n'y croit plus. Tenez, marquise, je ne sais pas si c'est parce que j'y ai été trois fois, à la Bastille, mais j'ai grande pitié de ceux qui y vont, et surtout de ceux qui y retournent.

LE LAQUAIS, annonçant

Mademoiselle de Belle-Isle.

LA MARQUISE

Eh bien, pourquoi annoncez-vous ainsi sans vous informer si je veux recevoir ?

LE LAQUAIS

Madame la marquise avait dit que, ce matin...

LA MARQUISE

Oui, que j'aurais un lever, mais pas pour tout le monde.

LE DUC

Oh ! marquise, je vous en supplie.

LA MARQUISE

Je n'ai rien à vous refuser, mon cher duc. (Au laquais.) Faites entrer.

LE DUC

Vous êtes adorable.

LA MARQUISE

Il paraît que mon rôle commence.

#### Scène IV

Les mêmes, mademoiselle de Belle-Isle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Madame...

LA MARQUISE

Approchez, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Que vous êtes bonne d'avoir daigné me recevoir ainsi sur ma première demande !

LA MARQUISE

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est M. le duc de Richelieu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Monsieur le duc !

LA MARQUISE

Il m'a dit que l'affaire qui vous amenait était pressante et ne pouvait se remettre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Merci donc d'abord à M. le duc de Richelieu ! J'avais eu le bonheur de le rencontrer sur ma route pour m'ouvrir les portes de Versailles : il paraît qu'il ne m'a point abandonnée à Chantilly. Mais, ensuite, merci à vous, madame, à vous dont la grâce et la bonté me sont d'un si heureux présage !

LA MARQUISE

Eh bien, me voilà ; dites-moi comment je puis vous être utile.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Mon nom vous a appris qui je suis ; ma démarche doit vous dire quelle est la grâce que je sollicite. Mon père et mes deux frères sont à la Bastille depuis trois ans ; mon père, un vieux gentilhomme, accusé de fraude et de concussion ; mes frères, des soldats, accusés de meurtre et de guet-apens. Vous voyez bien que c'est impossible, madame ; et cependant, depuis trois ans, j'attendais près de ma mère que justice leur fût faite ; mais ma mère est morte, et je me suis trouvée entre une tombe et une prison. Alors, je suis partie seule, sous la sauvegarde de mon malheur.

LA MARQUISE

Que vouliez-vous ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Voir M. de Fréjus, me jeter aux pieds du roi !

LA MARQUISE

Eh bien ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Eh bien, madame, j'ai été repoussée par tous : par M. de Fréjus, qui m'a dit que les affaires politiques ne le regardaient pas ; par le roi, qui, occupé des plaisirs de son âge, ignore jusqu'à l'existence de ceux que l'on persécute en son nom. Enfin on m'a renvoyée à M. le duc de Bourbon, et je suis venue à vous, madame ; pourquoi ? par instinct, parce que vous êtes une femme, parce que, moi, pauvre fille de la Bretagne, épouvantée des cours, tremblant à chaque instant de commettre quelque faute d'étiquette, je me suis crue sauvée du moment que je pourrais parler à une femme.

LE DUC

Et vous avez eu raison, mademoiselle : madame la marquise fera tout ce qu'elle pourra, je vous le promets en son nom.

LE LAQUAIS, annonçant

M. le duc d'Aumont, M. le chevalier d'Auvray.

LE DUC

Au diable les malvenus !

LA MARQUISE

Vous le voyez, mademoiselle, quelque intérêt que m'inspire votre dévouement, je suis forcée de recevoir ; plus tard, nous reprendrons cette conversation.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ah ! madame, plus tard, vous retrouverai-je aussi parfaite ? Il me reste tant de choses à vous dire, mon Dieu, qui convaincraient votre esprit ou qui toucheraient votre cœur ! qui sait même si je pourrai parvenir jusqu'à vous, et si les persécuteurs de ma famille ne lui auront pas fait demain une ennemie de celle que j'implore aujourd'hui comme mon ange sauveur ?

LA MARQUISE

Comment faire ? Je voudrais vous entendre ; mais...

LE DUC

Eh bien, marquise, il y a moyen de tout arranger : entrez chez vous avec mademoiselle, et je vais recevoir ces messieurs en votre nom.

LA MARQUISE

Je me suis engagée à ne vous rien refuser aujourd'hui, monsieur le duc ; faites donc les honneurs à ma place. Venez, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ah ! madame, c'est le ciel qui m'a inspirée lorsque je suis venue à vous, et c'est lui qui vous récompensera tous deux ; car, moi, je ne puis que vous remercier.

(Elle sort avec la marquise.)

Scène V

Le duc de Richelieu, puis le duc d'Aumont  
et le chevalier d'Auvray.

LE DUC

Voilà qui va à merveille : je tire le père et les fils de la Bastille, et, comme une bonne action trouve toujours sa récompense, je suis récompensé, ou il n'y a plus de justice humaine. Faites entrer ces messieurs. (Ils entrent.) Bonjour, duc.

D'AUMONT

Bonjour, duc.

LE DUC, à d'Auvray

Ah ! c'est vous, chevalier ! Nous ne nous sommes pas vus, je crois, depuis le jour où je voulais me couper la gorge avec le comte Emmanuel de Bavière, et où vous m'avez arrêté ; oui, parbleu ! bien arrêté, au nom de nosseigneurs les maréchaux de France. Sans rancune.

D'AUVRAY

Sans rancune, sans rancune ! c'est bientôt dit. Que vous me pardonniez de vous avoir sauvé un coup d'épée, peut-être, je le comprends ; mais reste à savoir si nous vous pardonnerons, nous, d'être depuis une heure en tête-à-tête avec la marquise, tandis que

nous ne serons pas même admis à baiser le bas de sa robe.

D'AUMONT

Elle t'a donc chargé de ses pouvoirs vis-à-vis de nous ?

LE DUC

Oui, et j'en profiterai pour te donner un conseil en son nom.

D'AUMONT

À moi ?

LE DUC

À toi.

D'AUMONT

Donne.

LE DUC, lui mettant la main sur l'épaule

Écoute, d'Aumont : Dieu t'a fait bon gentilhomme, le roi t'a fait duc et pair, madame la duchesse d'Orléans t'a fait cordon bleu, ta femme t'a fait... capitaine des gardes ; moi, je t'ai fait chevalier de Saint-Louis, à telles enseignes que j'ai été forcé de t'embrasser ce jour-là ; fais donc à ton tour quelque chose pour toi : fais-toi la barbe.

D'AUMONT

Que veux-tu, mon cher ! c'est une tradition de la Régence : on nous aimait comme cela alors, et ce n'est pas nous qui avons changé, ce sont les femmes. Au diable la mode ! tout le monde n'a pas été doué comme toi de la faculté de se plier à tout et de passer partout ; il n'était donné qu'à Fronsac de devenir Riche-lieu ! Mais nous verrons comment tu t'en tireras au milieu de l'amélioration des mœurs, comme disent les philosophes.

LE DUC

Ah çà ! véritablement, chevalier, est-ce que nous sommes devenus aussi prudes que le dit d'Aumont ?

D'AUVRAY

Mon cher duc, ne m'en parlez pas : autrefois, vous savez, de fondation, toutes les femmes avaient un confesseur et deux amants ; aujourd'hui, c'est tout le contraire, elles ont un amant et deux confesseurs ; c'est une conséquence naturelle des choses ; nous sommes tombés de cardinal en évêque, passés de Dubois à



Fleury.

LE DUC

Bah ! vous avez toujours été misanthrope, mon cher d' Auvray.

D' AUMONT

Non, d'honneur, c'est la vérité pure ; il tient la chose de bonne source : c'est sa femme qui la lui a dite.

D' AUVRAY

Eh bien, voilà ce qui te trompe, d' Aumont : c'est la tienne.

D' AUMONT

Alors la chose n'en est que plus sûre. Tu vois bien, mon cher, qu'en échange de ton conseil, je puis t'en donner un à mon tour : c'est de retourner à Vienne.

LE LAQUAIS

M. le chevalier d' Aubigny.

LE DUC, à part

Ah ! ah ! mon rival !... Décidément, c'est une femme de goût que la marquise. (Haut.) Et pourquoi retourner à Vienne ?

D' AUVRAY

Parce qu'il n'y a plus rien à faire ici.

LE DUC

Parlez pour vous, messieurs.

D' AUVRAY

Ah ! nous parlons pour tous.

LE DUC

Eh bien, c'est ce que nous verrons.

D' AUMONT

D'honneur, duc, je n'aurais pas cru que tu pusses devenir plus fat que tu ne l'étais. C'est la maîtresse du prince Eugène qui t'a achevé. Tu te crois un grand tacticien parce que vous vous êtes rencontrés sur le même champ de bataille : retourne à Vienne, mon cher.

LE DUC

Un pari.

D' AUVRAY

Lequel ?

LE DUC

J'ai besoin de mille louis. D'Aumont est si avare, qu'il ne me les prêterait pas ; vous êtes si prodigue, que vous ne pourriez pas me les donner. Je veux vous en gagner à chacun cinq cents.

D'AUMONT

Je ne demande pas mieux.

D'AUVRAY

Ni moi.

LE DUC

Vous dites que les femmes sont devenues, en mon absence, d'une vertu féroce ?

D'AUMONT

C'est notre opinion.

LE DUC

Eh bien, je parie, moi, duc de Richelieu, entendez-vous, d'Auvray ? entends-tu, d'Aumont ? je parie obtenir de la première fille, femme ou veuve que nous verrons, soit ici, soit en sortant du château, un rendez-vous dans les vingt-quatre heures.

D'AUVRAY

Un instant ! précisons : un rendez-vous d'amour ?

LE DUC

Pardieu ! les rendez-vous d'affaires regardent mon intendant.

D'AUMONT

Un rendez-vous d'amour ?

LE DUC

Un rendez-vous d'amour !

D'AUVRAY

Et où sera donné ce rendez-vous ?

LE DUC

Dans sa chambre, si vous le voulez.

D'AUMONT

À quelle heure ?

LE DUC

À minuit, si cela vous convient.

D'AUVRAY

Et comment la chose sera-t-elle prouvée ?

LE DUC

Eh ! pardieu ! je vous jeterai un billet par sa fenêtre ; ce n'est pas plus difficile que cela.

D'AUMONT

Tope !

D'AUVRAY

Je suis de moitié.

LE DUC

C'est bien entendu : la première fille, femme ou veuve que nous voyons, soit dans le château, soit en sortant du château... à une condition cependant.

D'AUMONT

Laquelle ?

LE DUC

C'est qu'elle sera jolie !

D'AUVRAY

Cela va sans dire.

DEUXIÈME LAQUAIS, annonçant

Madame la marquise de Prie.

LE DUC

Ah ! celle-ci ne compte pas, messieurs ; je vous volerais votre argent.

## Scène VI

Les mêmes, la marquise, entrant,  
suivie d'un laquais qui porte son livre d'heures.

LA MARQUISE

Pardon, messieurs, pardon. J'ai été empêchée ce matin, et, maintenant, il faut que j'aille à la messe ; demain, il y a soirée au château, vous entendez.

D'AUMONT, saluant

Marquise...

LA MARQUISE, au duc

Revenez dans une heure, il faut que je vous parle.

LE DUC

Merci.

D'AUVRAY

Et madame la marquise ne nous recevra pas demain matin pour nous dédommager de sa rigueur d'aujourd'hui ?

LA MARQUISE

Impossible, chevalier ; demain matin, j'accompagne M. le duc à Paris, et je ne serai de retour que pour le bal ! Adieu, duc. Messieurs, à demain.

(Elle sort par la porte opposée ; le laquais la suit.)

D'AUVRAY

Eh bien, que disions nous, duc ? la marquise à la messe ; si cela continue, madame de Parabère mourra aux Carmélites.

D'AUMONT

Eh ! messieurs, messieurs, nous ne faisons pas attention.

(Mademoiselle de Belle-Isle passe par la galerie.)

LE DUC

Mademoiselle de Belle-Isle !

D'AUVRAY

Ah ! ah ! ceci paraît vous gêner.

D'AUMONT

Cette fois, tu ne nous voleras pas notre argent.

LE DUC

Non ; mais j'espère vous le gagner.

D'AUVRAY

Allons donc, va pour mille louis.

D'AUBIGNY, s'avançant

Un instant, messieurs ! c'est moi qui tiens le pari.

LE DUC

Vous ?

D'AUBIGNY

Oui, moi.

D'AUMONT

Et comment cela ?

D'AUBIGNY

Parce que j'en ai le droit : j'épouse, dans trois jours, celle que M. le duc de Richelieu doit déshonorer dans les vingt-quatre heures.

## ACTE DEUXIÈME

*Même décoration.*

### Scène première

La marquise et le duc de Richelieu, entrant.

LA MARQUISE

Et vous avez tenu le pari ?

LE DUC

Je l'ai tenu.

LA MARQUISE

Quelle folie !

LE DUC

Ai-je la réputation d'un homme sage ?

LA MARQUISE

Vous avez perdu.

LE DUC

J'ai jusqu'à demain, onze heures du matin, et il n'est encore que cinq heures du soir.

LA MARQUISE

Et avec qui avez-vous fait cette belle gageure ?

LE DUC

Je vous le dirai quand j'aurai gagné ; qu'il vous suffise de savoir que je défends vos intérêts, que je suis fidèle à ma parole ; aussi, je réclame la vôtre.

LA MARQUISE

Ma parole ?

LE DUC

Oui ; n'avez-vous pas promis de m'aider dans tout ce que j'entreprendrais ?

LA MARQUISE

Si fait.

LE DUC

Eh bien, je compte sur vous.

LA MARQUISE

Et vous avez raison.

LE DUC

Vous me dites cela de manière...

LA MARQUISE

Comment donc ! n'est-ce point parole engagée ?

LE DUC

Adieu, marquise.

LA MARQUISE

Vous me quittez ?

LE DUC

Je vais reconnaître la place.

LA MARQUISE

Elle loge ?

LE DUC

Hôtel du *Soleil*.

LA MARQUISE

Ah ! oui, je m'en souviens maintenant ; elle me l'a dit ce matin.

LE DUC

Un brave homme d'hôtelier qui nous vole de père en fils depuis trois générations, et qui n'aura rien à me refuser.

LA MARQUISE

Allez, et revenez vite ; vous savez que M. le duc a des dépêches à vous remettre.

LE DUC

Et puis il faut que je vous tienne au courant.

LA MARQUISE

Au revoir. (Le duc sort.) Mariette !

## Scène II

La marquise, Mariette,  
sortant du cabinet à gauche du spectateur.

LA MARQUISE

Vous étiez là ?

MARIETTE

Je n'ai rien écouté.

LA MARQUISE

Ce qui veut dire que vous avez tout entendu.

MARIETTE

Oh ! mais bien malgré moi.

LA MARQUISE

Que dites-vous du duc ?

MARIETTE

Je dis que, pour un homme amoureux comme il l'était, il s'est bien vite consolé d'avoir reçu la moitié de son sequin.

LA MARQUISE

N'était-ce pas chose convenue ?

MARIETTE

Et madame la marquise ne lui en veut pas un peu de cette fidélité à observer ses conventions ?

LA MARQUISE

Oh ! si fait !

MARIETTE

À la bonne heure ! Madame la marquise ne serait pas femme.

LA MARQUISE

Le fat ! venir tout me dire, sous la seule promesse que je ne révélerai rien à mademoiselle de Belle-Isle !

MARIETTE

C'est mettre madame la marquise au défi.

LA MARQUISE

Et croire qu'il peut compter sur moi pour cela !

MARIETTE

J'espère qu'il s'est trompé.

LA MARQUISE

Oh ! oui ; d'ailleurs, c'est une bonne œuvre que de protéger une femme isolée, sans appui, sans expérience... contre les attaques d'un homme aussi corrompu que M. le duc de Richelieu.

MARIETTE

Certainement que c'est une bonne œuvre ; et une bonne œuvre



en rachète deux mauvaises, dit M. de Fréjus.

LA MARQUISE

Qu'entendez-vous par là, mademoiselle ?

MARIETTE

Qu'au jour du jugement, madame la marquise me donnera ce qu'elle en aura de trop.

LA MARQUISE

Vous avez bien de l'esprit pour une femme de chambre.

MARIETTE

Ce n'est pas ma faute, madame la marquise, l'esprit se gagne. Je le savais en entrant chez vous ; c'est pour cela que je n'ai pas été difficile sur les gages... Ah ! à la place de madame la marquise...

LA MARQUISE

Eh bien ?

MARIETTE

Non-seulement je ferais une bonne action, mais encore je trouverais moyen de mystifier M. de Richelieu ; ce qui serait encore une action meilleure.

LA MARQUISE

Eh ! ne voyez-vous pas que c'est à cela que je pense ?

MARIETTE

Est-ce trouvé ?

LA MARQUISE

À peu près.

UN LAQUAIS, annonçant

Mademoiselle de Belle-Isle !

LA MARQUISE

Elle arrive à merveille. (Au laquais.) Faites entrer.

### Scène III

La marquise, Mariette, mademoiselle de Belle-Isle.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Pardon, madame ! mais je n'ai pu résister à mon impatience ; car j'ai espéré que vous excuseriez cette nouvelle importunité.

Avez-vous vu M. le duc de Bourbon ?

LA MARQUISE

Oui, mon enfant ; mais je n'ai pas été heureuse.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous, madame ?

LA MARQUISE

M. le duc est fortement prévenu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Madame, je suis bien malheureuse de ne pas avoir reçu du ciel la faculté de faire passer dans votre âme la conviction qu'il a mise dans la mienne... Oh ! si vous saviez...

LA MARQUISE

Eh ! mon Dieu, ce n'est pas moi que vous avez besoin de convaincre ; je suis toute convaincue ; mais c'est M. le duc de Bourbon. Tenez, il y a un homme qui possède une grande influence sur lui, et qui, s'il voulait se charger de votre cause, la plaiderait d'une voix si puissante, que je suis sûre qu'il la gagnerait.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! quel est cet homme ? Dites-le-moi, madame, et, partout où il sera, j'irai le trouver.

LA MARQUISE

Vous n'aurez pas besoin pour cela de quitter Chantilly.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Il est ici ?

LA MARQUISE

Ici même... Mais, au fait, j'oubliais, vous le connaissez.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Son nom, madame ?

LA MARQUISE

C'est M. le duc de Richelieu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je suis sauvée, alors : il a déjà été si bon pour moi à Versailles ! et ici même, madame, vous vous rappelez, ce matin encore !

LA MARQUISE

C'est vrai. Eh bien, il faut lui écrire pour lui demander un

rendez-vous.

MADemoiselle de Belle-Isle

Oh ! mais, voyez si ce n'est pas un présage heureux ! nous nous sommes rencontrées dans notre espérance : vous me dites qu'il faut lui écrire, je l'ai fait.

LA MARQUISE

Et vous avez envoyé la lettre ?

MADemoiselle de Belle-Isle

Non, je voulais vous la montrer, vous demander si c'était une chose convenable pour moi que de solliciter un rendez-vous de M. le duc de Richelieu.

LA MARQUISE

Comment ! mais le motif est assez sacré pour vous mettre à l'abri de toute fausse interprétation.

MADemoiselle de Belle-Isle

C'est ce que j'ai pensé, madame.

LA MARQUISE

D'ailleurs, ce rendez-vous, vous pouvez le demander ici... chez moi.

MADemoiselle de Belle-Isle

Oh ! si vous le permettez...

LA MARQUISE

Comment donc !

MADemoiselle de Belle-Isle

Où le trouvera-t-on ?

LA MARQUISE

Je le ferai chercher.

MADemoiselle de Belle-Isle

Que vous êtes bonne !

LA MARQUISE

Mais mieux que cela encore.

MADemoiselle de Belle-Isle

Quoi ?

LA MARQUISE

Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Vous êtes seule ici,

n'est-ce pas ? vous me l'avez dit, du moins.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Toute seule.

LA MARQUISE

Dans un hôtel ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui.

LA MARQUISE

Dans un hôtel, exposée à tous les inconvénients d'une pareille maison. Vous ne pouvez pas rester dans un hôtel.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je ne connais personne à Chantilly, madame.

LA MARQUISE

Oublieuse que vous êtes !... ne suis-je pas là, moi ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Vous ?

LA MARQUISE

Oui, moi ! quand j'entreprends une affaire, c'est pour la mener à bien. Je me suis compromise, je n'en aurai pas le démenti ; nous assiégeons M. le duc de Bourbon jusqu'à ce qu'il se rende... Eh bien, pour commencer, j'introduis l'ennemi dans la place... Vous logerez ici.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bienveillance, moi qui tremblais de venir réclamer votre protection ?... Mais je ne puis accepter l'offre que vous me faites, madame.

LA MARQUISE

Et pourquoi donc cela, je vous prie ? Voyez un peu le dérangement que cela me cause !... je vous cède ces deux chambres et ce cabinet de travail, et je prends l'appartement à côté ; nous serons porte à porte, comme deux bonnes amies.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! madame la marquise ! mon Dieu ! si vous saviez quelle joie vous versez dans mon cœur !... Je suis si sûre que, si vous voulez, toutes choses iront au mieux !...

LA MARQUISE

J'ai déjà commencé, je l'espère... et, quand nous serons l'une à côté de l'autre, nous aurons bien mauvaise chance si nous ne réparons pas les malheurs passés, et si nous ne parons pas aux malheurs à venir !... Mais l'important, en pareille affaire, est de ne point perdre de temps... Allez donc à votre hôtel, et faites transporter ici tout ce qui vous appartient. (Elle sonne et Mariette paraît.) Demandez s'il y a une voiture attelée. (À mademoiselle de Belle-Isle.) Je vais envoyer votre billet au duc.

MARIETTE

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE

Conduisez mademoiselle, et restez à ses ordres.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je ne sais comment vous remercier.

(Elle veut baiser la main de la marquise.)

LA MARQUISE

Que faites-vous donc ! (Elle l'embrasse au front.) Vous me retrouverez ici. Adieu.

(Mademoiselle de Belle-Isle sort, suivie de Mariette.)

## Scène IV

La marquise, puis Mariette.

LA MARQUISE, ouvre le billet et lit

Vraiment, je ne connais rien de plus imprudent que la reconnaissance : il n'y a que deux mots à changer à cette lettre pour que M. le duc de Richelieu, grâce à la bonne opinion qu'il a de lui-même, y voie percer un autre sentiment. Vous ne connaissez pas mon écriture, monsieur le duc, cela tombe à merveille, car nous allons peut-être avoir, sous le couvert de mademoiselle de Belle-Isle, une assez longue correspondance. Mariette !

MARIETTE

Madame la marquise ?

LA MARQUISE

Restez ici, et, si M. le duc vient, vous le prierez d'avoir

patience ; dans cinq minutes, je suis à lui.

(Elle entre dans le cabinet.)

MARIETTE

Certainement, madame la marquise ! Si j'attendrai M. le duc de Richelieu !... Je crois bien, il y a toujours quelque chose à gagner à l'attendre.

Scène V

Mariette, le duc de Richelieu.

LE DUC, à la porte

Eh bien, la marquise ?

MARIETTE

Pardon, monsieur le duc, elle est là, et va revenir.

LE DUC

Ah ! ah ! c'est toi, Mariette ?

MARIETTE

Oui, monsieur le duc.

LE DUC

Mais je crois, Dieu me pardonne, que je ne t'ai jamais rien donné, mon enfant.

MARIETTE

J'en demande excuse à M. le duc : il m'a donné vingt-cinq louis la première fois qu'il est passé par la porte secrète.

LE DUC

Voilà tout ?

MARIETTE

Et puis cette bague, la dernière fois qu'il est sorti par la même porte.

LE DUC

Cette bague, un pauvre diamant qui vaut à peine cent pistoles ! Mais je me suis conduit en véritable croquant, ma chère... Tiens, mon enfant, tiens.

(Il lui donne sa bourse en lui passant le bras autour du cou.)

MARIETTE

Ah ! monsieur le duc, merci.

Scène VI

Le duc de Richelieu, Mariette, la marquise.

LA MARQUISE

Eh bien, duc, que faites-vous donc à cette fille ?

LE DUC

Je prends congé d'elle, madame la marquise, et je lui paye ses gages.

LA MARQUISE

Allez, mademoiselle. (Mariette sort.) Il paraît que les choses vont à votre gré, monsieur le duc.

LE DUC

Qui vous fait croire cela ?

LA MARQUISE

C'est que l'on n'est pas si généreux lorsque l'on est de mauvaise humeur !

LE DUC

Le fait est que je ne suis pas mécontent.

LA MARQUISE

Eh bien, duc, je vais encore augmenter vos espérances.

LE DUC

Et comment cela ?

LA MARQUISE

Mademoiselle de Belle-Isle sort d'ici.

LE DUC

Vraiment ?

LA MARQUISE

Elle vous cherchait.

LE DUC

Bah !

LA MARQUISE

Et, ne vous trouvant pas...

LE DUC

Eh bien ?

LA MARQUISE

Elle a laissé...

LE DUC

Quoi ?

LA MARQUISE

Ceci.

LE DUC

Une lettre ?

LA MARQUISE

Une lettre.

LE DUC

Pour moi ?

LA MARQUISE

Pour vous.

LE DUC

Que me veut-elle ?

LA MARQUISE

Elle désire un rendez-vous.

LE DUC

Pardieu ! cela tombe à merveille, j'allais lui en demander un !

LA MARQUISE

Vous le voyez, la fortune vient au-devant de vous.

LE DUC

Et qui me vaut cette grâce ?

LA MARQUISE

Votre mérite, d'abord ; ensuite, on lui a dit que vous aviez une grande influence sur le duc de Bourbon, et elle vient vous prier de vouloir bien l'employer en sa faveur.

LE DUC

Comment donc ! mais je suis à ses ordres ; j'en ai, au reste, déjà touché deux mots.

LA MARQUISE

Et comment avez-vous trouvé le duc ?

LE DUC

Assez mal disposé.

LA MARQUISE

Oh ! vous savez, avec de la persistance, on obtient tout ce lui :



le duc d'Orléans donnait, le duc de Bourbon laisse prendre.

LE DUC

À propos, il m'a mandé ?

LA MARQUISE

Non, pas encore ; mais cela ne peut tarder : attendez-le ici.

LE DUC

Vous me quittez ?

LA MARQUISE

J'ai quelques ordres à donner pour un déménagement ; je cède cette chambre à une amie.

LE DUC

Faites, marquise.

LA MARQUISE

Au revoir, duc.

## Scène VII

Le duc de Richelieu, seul.

Voyons ce que me dit mademoiselle de Belle-Isle. (Lisant.)  
 « M. le duc de Richelieu serait-il assez bon pour accorder le plus tôt possible à mademoiselle de Belle-Isle la faveur d'un moment d'entretien ? » Mais la faveur sera pour moi, ma toute belle ! Ces provinciales ont des mots d'une naïveté charmante ! « Mademoiselle de Belle-Isle espère ne pas s'être trompée en comptant sur sa protection, en échange de laquelle elle lui promet une reconnaissance sans bornes. » C'est marché fait, ma belle solliciteuse ; vous aurez ma protection, et j'aurai votre reconnaissance... C'est égal, le billet n'est pas tremblé, pour une ingénue... Voyons, au reste... Il y a quelque chose, dans la manière dont la marquise me sert, qui ne me paraît pas de bon aloi... Ne nous laissons pas jouer comme un enfant... La lettre m'a été remise par madame de Prie, assurons-nous qu'elle nous vient de mademoiselle de Belle-Isle. La voici.

## Scène VIII

Le duc de Richelieu, mademoiselle de Belle-Isle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

M. le duc de Richelieu...

LE DUC

Mais je crois qu'elle tremble, Dieu me damne !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Pardon, monsieur le duc, mais, je l'avoue, je ne puis me défendre d'une certaine émotion à votre aspect.

LE DUC

Et de quelle manière dois-je l'interpréter, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

D'une manière fort simple, mon Dieu ! c'est que je ne puis vous voir sans me dire que vous êtes peut-être l'homme destiné à mettre fin à tous mes malheurs. Est-ce le hasard seulement qui vous a ramené pour moi de Vienne, où vous résidiez depuis deux ans, afin que je vous rencontre à Versailles, puis à Chantilly ? Les affligés sont superstitieux, monsieur le duc, et je sais que vous ne vous défendez pas vous-même de croire aux pressentiments.

LE DUC

Aux pressentiments, mademoiselle ? Mais je serais trop ingrat si je n'y croyais point, surtout depuis trois jours ; oui, oh ! oui, je crois comme vous aux pressentiments, et je serai bien malheureux si les miens me trompent.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Madame la marquise a eu la bonté de vous remettre un billet.

LE DUC

Qu'elle m'a dit être de vous. Je dois beaucoup à madame de Prie ; car, sans doute, c'est elle qui vous a suggéré l'idée de vous adresser à moi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Non, monsieur le duc, je veux être franche ; j'y avais pensé avant qu'elle m'en parlât. Prenez-vous-en à vous-même de mon

importunité ; mais j'ai songé que vous ne voudriez pas sitôt me ravir les espérances conçues. Monsieur le duc, on vous dit tout-puissant ; ce que je sollicite, vous le savez, c'est la liberté d'un père et de deux frères. Le bonheur de toute une famille est entre vos mains.

LE DUC

Il ne tiendra pas à moi que votre double dévouement, mademoiselle, n'obtienne la récompense qu'il mérite ; mais ce que vous sollicitez dépend d'une volonté plus haute que la mienne : je ne puis être que l'intermédiaire entre la beauté et la puissance. Veuillez me donner un placet ; écrivez-le, comme vous parlez, avec votre âme, et, aujourd'hui même, je le remettrai au duc de Bourbon.

LE LAQUAIS

Les dépêches que M. le duc de Richelieu attendait sont prêtes.

LE DUC

Vous le voyez, il faut que je vous quitte un instant. Mille pardons, mademoiselle. Voici tout ce qu'il faut pour écrire ; dans quelques minutes, je reviens.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Comment vous remercierai-je jamais ?

LE DUC

En me donnant une place parmi vos amis.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! monsieur le duc...

LE DUC

Écrivez. (En sortant.) De cette manière, je saurai bien si le billet est d'elle.

### Scène IX

Mademoiselle de Belle-Isle, puis la marquise.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, écrivant

Mon Dieu ! que me disait-on de la cour ? que je n'y trouverais que des êtres envieux et méchants !... (Elle s'interrompt pour continuer d'écrire.) Je ne me suis encore adressée qu'à deux personnes,

et l'une est devenue pour moi une amie, et l'autre un frère.

LA MARQUISE, entrant et venant s'appuyer sur le fauteuil  
Que faites-vous donc, ma chère ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ah ! c'est vous ! Vous le voyez, j'adresse un placet à M. le premier ministre.

LA MARQUISE

Qui vous a dit d'employer ce moyen ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

M. de Richelieu.

LA MARQUISE

Et vous envoyez ce placet directement ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Non, il se charge de le remettre.

LA MARQUISE

Et quand cela ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Tout à l'heure il va revenir le chercher.

LA MARQUISE, à part

Il se doute de quelque chose. (Haut.) Voyons donc comment vous vous y prenez. Oh ! mais ce n'est pas comme cela, ma chère ; il y a des formules d'usage que vous négligez.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Seriez-vous assez bonne pour me les indiquer ?

LA MARQUISE

Je ferai mieux. Cédez-moi votre place, je vais vous l'écrire, moi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! vraiment ! mais ne craignez-vous pas que M. le duc de Bourbon ne reconnaisse que c'est vous-même... ?

LA MARQUISE

Croyez-vous que cela nuise à votre cause ?... Voyons, donnez-moi votre place, et regardez si le duc de Richelieu ne vient pas ; il est inutile qu'il sache, lui, que je vous rends ce petit service.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE, ouvrant la porte latérale  
Je ne vois personne.

LA MARQUISE

Bien. Les noms de votre père ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Charles-Louis-Auguste Fouquet de Belle-Isle.

LA MARQUISE

Ses titres ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Duc de Gisors, marquis de Belle-Isle en Mer, comte des  
Andelys et de Vernon.

LA MARQUISE

Et vos deux frères, quels grades occupent-ils ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

L'un est capitaine, l'autre est lieutenant des armées du roi.

LA MARQUISE

Et ils sont en prison ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Mon père depuis trois ans, mes frères depuis quinze mois.

LA MARQUISE

C'est bien ; nous rendrons la liberté à tous ces pauvres prison-  
niers, allez.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Oh ! madame la marquise, puissiez-vous dire vrai !

LA MARQUISE

Voilà qui est fait, tenez, et selon toutes les règles de l'éti-  
quette.

MARIETTE, à la porte de la chambre à coucher

Quand mademoiselle voudra prendre possession de la cham-  
bre, elle est entièrement disposée.

LA MARQUISE

Tout à l'heure : mademoiselle attend quelqu'un ; ne vous éloi-  
gnez pas.

MARIETTE

Je serai là : si madame la marquise a besoin de moi, elle n'a

qu'à sonner.

LA MARQUISE

C'est bien, laissez-nous.

Scène X

Les mêmes, le duc de Richelieu.

LE DUC, sur la porte, regardant les deux femmes

Ensemble !

LA MARQUISE

Le duc !

(Elle ouvre un livre.)

LE DUC

Désolé de vous avoir fait attendre, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ne vous excusez pas, monsieur le duc, cette pétition est à peine finie, et, si vous voulez bien vous en charger...

LE DUC

Certainement.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

La voici.

LE DUC, l'ouvrant

La même écriture, le billet était d'elle. (Haut.) Vous voudrez bien, mademoiselle, m'accorder la faveur d'aller vous donner aujourd'hui même des nouvelles des tentatives que j'aurai faites.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Demandez à madame la marquise, monsieur le duc, c'est d'elle que dépend la permission.

LE DUC

Comment cela ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Madame la marquise a la bonté de me loger au château pendant tout le temps que je serai à Chantilly.

LE DUC

Ah ! ah !

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Elle se prive de son appartement pour moi.

LE DUC

Vraiment ? Alors cette amie que vous attendiez, marquise... ?

LA MARQUISE

C'était mademoiselle, monsieur le duc : vous comprenez, il n'était ni convenable ni même prudent que mademoiselle de Belle-Isle, seule et isolée comme elle l'est, demeurât dans un hôtel.

LE DUC

Non, sans doute ; et vous avez raison, marquise, et c'est très-bien fait à vous ; mais cela ne changera rien, j'espère, à nos arrangements, et vous ne me refuserez pas, marquise, la permission de rendre compte à mademoiselle de mes démarches.

LA MARQUISE

Comment donc ! elle est chez elle, et peut vous recevoir à sa volonté.

LE DUC

Alors, mademoiselle, c'est de vous que j'implore cette grâce.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Venez quand vous voudrez, monsieur le duc ; vous serez toujours attendu comme un ami et reçu comme un sauveur.

LE DUC

Peut-être ne verrai-je M. de Bourbon qu'un peu tard.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

J'ai, depuis trois ans, veillé si souvent dans la crainte et dans les larmes, qu'il me sera doux de veiller aujourd'hui dans l'espérance et dans la joie.

LE DUC

Ainsi donc, à ce soir, mademoiselle ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

À ce soir, monsieur le duc.

LE DUC

Les choses que j'aurai à vous répéter sont peut-être de celles que l'on ne peut dire devant témoins.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je tâcherai que nous soyons seuls, monsieur le duc.

LE DUC

Vous êtes charmante.

(Mademoiselle de Belle-Isle rentre chez elle.)

## Scène XI

Le duc de Richelieu, la marquise.

LE DUC, allant s'appuyer sur le dossier  
de la chaise de la marquise

Ah ! voilà comme vous tenez votre parole, marquise ?

LA MARQUISE

Et en quoi donc y ai-je manqué, duc ?

LE DUC

Vous promettez de me servir dans mes projets, et vous contre-  
minez ma première combinaison.

LA MARQUISE

Une combinaison fondée sur la vénalité d'un maître d'auber-  
ge ! fi donc ! cela était trop facile et devenait indigne de vous...  
Ici, à la bonne heure ; il n'y aura ni surprise ni trahison ! il faudra  
obtenir, car il n'y aura pas moyen de prendre. Au reste, je ne  
doute pas que vous n'obteniez.

LE DUC

Mais ni moi non plus, marquise, s'il faut vous le dire ; et je  
vous remercie de m'avoir donné cette occasion d'avoir recours à  
mes anciennes ressources ; je m'étais rouillé chez mes bons  
Allemands.

LA MARQUISE

Vous ne perdez donc pas l'espoir de réussir, quoique je sois  
passée à l'ennemi ?

LE DUC

Non, si toutefois vous voulez combattre comme je le fais moi-  
même, loyalement.

LA MARQUISE

Et qu'exigez-vous de ma loyauté ?



LE DUC

Le secret le plus profond d'abord.

LA MARQUISE

C'est déjà promis.

LE DUC

À dix heures, vous quitterez mademoiselle de Belle-Isle.

LA MARQUISE

Je m'y engage.

LE DUC

Enfin, de dix heures à minuit, mademoiselle de Belle-Isle demeurera seule.

LA MARQUISE

Précisément, je pars pour Paris ce soir ; je précède le duc, au lieu de l'accompagner.

LE DUC

Eh bien, c'est tout ce que je demande, moi.

LA MARQUISE

À mon tour.

LE DUC

C'est trop juste.

LA MARQUISE

Vous ne mettrez aucun valet du château dans la confidence de vos projets.

LE DUC

Aucun.

LA MARQUISE

Vous n'emploierez ni philtre ni breuvage, comme vous l'avez fait plus d'une fois, duc.

LE DUC

Je renonce à ce moyen.

LA MARQUISE

Enfin, vous me remettrez la clef de cette porte secrète.

LE DUC

Je ne demanderais pas mieux, marquise ; mais, dans mon empressement à suivre mademoiselle de Belle-Isle, je l'ai oubliée

à Paris.

LA MARQUISE

Ah !

LE DUC

C'est comme je vous le dis.

LA MARQUISE

Votre parole d'honneur ?

LE DUC

Foi de Richelieu.

LA MARQUISE

Vous êtes adorable d'impertinence, mon cher duc.

LE DUC

Madame la marquise me gâte.

LA MARQUISE

Vous permettez que je dise un mot à Mariette ?

LE DUC

Vous permettez que je donne un ordre à Germain ?

LA MARQUISE, à la porte de droite

Mariette !

LE DUC, à la porte de gauche

Germain !

LA MARQUISE, à Mariette

Faites préparer ma voiture de voyage, celle qui n'a point d'armoiries, et qu'elle attende tout attelée à la porte du parc.

MARIETTE

Bien, madame la marquise.

(Elle rentre.)

LE DUC, à Germain

Crève mes deux meilleurs chevaux, et que j'aie avant dix heures du soir une petite clef que tu trouveras à Paris, sur la cheminée de ma chambre à coucher, dans une coupe d'améthyste.

GERMAIN

Cela sera fait, monsieur le duc.

(Il rentre.)

LA MARQUISE

Vous persistez dans votre projet ?

LE DUC

On a gagné des batailles plus désespérées.

LA MARQUISE

Et contre de meilleurs généraux, n'est-ce pas ?

LE DUC

Je ne dis point cela ; car j'ai affaire, cette fois, à la jeunesse réunie à... l'expérience.

LA MARQUISE

À ce soir donc, mon cher duc.

LE DUC, lui baisant la main

À ce soir, ma chère marquise.

(Le duc sort.)

## Scène XII

La marquise, seule.

Oui, monsieur le duc... Mais vous perdrez celle-ci, je vous en répons. Ah ! vous êtes parti si vite de Paris, que vous avez oublié la clef qu'aux autres voyages vous aviez si grand soin de prendre ! Fat ! Eh bien, faute de cette clef, vous passerez la nuit dans la rue, monsieur le duc : nous sommes au mois de juin, le temps est beau, et cela ne peut pas faire de mal à votre chère santé, qui nous est si précieuse à toutes.

## Scène XIII

La marquise, mademoiselle de Belle-Isle.

LA MARQUISE

Ah ! venez, ma toute belle.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Auriez-vous quelque chose de nouveau à me dire, madame ?

LA MARQUISE

Peut-être... Tout à l'heure, en causant avec le duc, je pensais à vous, à la longueur des démarches qu'il vous faudrait faire.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! j'aurai du courage pour tout, même pour l'attente.

LA MARQUISE

Pauvre chère ! quelle résignation ! Et il y a bien longtemps que vous n'avez vu votre père ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Il y a trois ans, madame !... pas depuis son entrée en prison.

LA MARQUISE

Trois ans !... et vous n'avez pas sollicité un laissez-passer pour la Bastille ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! madame, j'ai prié, supplié, et jamais on n'a voulu m'accorder cette grâce. Comprenez-vous ? refuser à une fille la faveur d'embrasser son père ! sans doute que ceux à qui je me suis adressée n'avaient point d'enfants !

LA MARQUISE

Et vous seriez heureuse de revoir M. de Belle-Isle ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Vous le demandez ?

LA MARQUISE

Bien heureuse ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ah !

LA MARQUISE

La personne qui vous procurerait ce bonheur pourrait compter sur votre discrétion ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Que me dites-vous là, et quelle espérance me donnez-vous, madame ! Moi, moi ! je pourrais revoir mon père, entrer tout à coup dans sa prison !... au moment où il me croirait loin de lui, je pourrais me jeter dans ses bras en criant : « Mon père, c'est moi !... mon père ! me voilà !... » Oh ! madame, pardon ! tenez, tenez, je vous le demande à genoux, que faut-il faire pour obtenir une pareille grâce ?

LA MARQUISE, la relevant

Écoutez.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Ah ! oui, oui, j'écoute.

LA MARQUISE

Faites attention que nous jouons ici avec des positions et des existences.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Oui, madame : je sais que tout ceci est grave et sérieux ; ne craignez donc rien.

LA MARQUISE

Le gouverneur de la Bastille est de mes amis ; je puis vous donner une lettre pour lui.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Une lettre pour lui, madame ! et avec cette lettre... ?

LA MARQUISE

Vous verrez votre père. Il vous faut deux heures et demie à peine pour aller à Paris : vous partirez à dix heures, vous arriverez à minuit et quelque chose, vous resterez jusqu'à trois heures avec le comte de Belle-Isle, et vous serez revenue ici avant que personne soit levé encore.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Comment ! ce serait pour aujourd'hui, madame ? ce serait pour ce soir ? je verrais cette nuit mon père, que je n'ai pas vu depuis trois ans ? Oh ! mais ayez pitié de moi, car c'est à me rendre folle de bonheur.

LA MARQUISE

Tout cela cependant est à une condition que vous comprendrez.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Dites, dites.

LA MARQUISE

Songez à ce que je fais ! Je prends sur moi d'ouvrir devant vous une prison d'État qui ne s'ouvre qu'à la voix du premier ministre ou devant la signature du roi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui, je comprends, et je vous en remercie !

LA MARQUISE

Ce que je fais pour vous, songez-y, je ne l'ai jamais fait pour personne. M. de Bourbon l'ignore. Jaloux de son autorité comme il l'est, il ne me pardonnerait pas de m'y être soustraite ; M. de Belle-Isle est au secret le plus absolu ; sa liberté, sa vie dépendent de votre fidélité à garder votre serment ; une indiscretion, et M. de Belle-Isle est perdu !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Grand Dieu !

LA MARQUISE

Oui ; rappelez-vous Fouquet : il pourrait arriver du fils comme du père ! Jurez-moi donc que, tant que M. de Bourbon sera ministre, vous ne direz à personne que vous avez vu votre père. Pour tout le monde, vous aurez passé la nuit au château ; songez-y bien avant de vous engager.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Madame, par ce qu'il y a de plus sacré au monde, sur la vie de mon père, je vous jure que, tant que M. le duc sera ministre, personne ne saura que j'ai revu mon père, et que, pour le revoir, j'ai quitté le château cette nuit.

LA MARQUISE

Eh bien, voilà qui est dit. Vous n'avez pas de temps à perdre : vous prendrez une de mes voitures, des chevaux de poste, vous serez de retour à six heures du matin, et vous rentrerez par la petite porte du parc.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! madame, qu'ai-je donc fait pour tant de bontés ?

LA MARQUISE

Rien ; je vous aime, voilà tout. De la discrétion !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! soyez tranquille.

LA MARQUISE

Tenez-vous prête dans un instant.

MADemoiselle de Belle-Isle

Tout de suite.

LA MARQUISE

Il me faut le temps de tout préparer.

MADemoiselle de Belle-Isle

Pardon !

(La marquise sort.)

Scène XIV

Mademoiselle de Belle-Isle, puis d'Aubigny.

MADemoiselle de Belle-Isle

Oh ! revoir mon père, mon Dieu, quel bonheur ! Oh ! mais c'est un ange pour moi que la marquise !

LE LAQUAIS, annonçant

M. le chevalier d'Aubigny.

MADemoiselle de Belle-Isle

D'Aubigny ! et pour la première fois de ma vie, avoir un secret qui ne soit pas à nous deux ! Faites entrer. (Le chevalier entre ; elle va à lui, lui tend la main.) Bonjour, Raoul.

D'AUBIGNY

Qu'avez-vous, Gabrielle ? Vous paraissez bien joyeuse !

MADemoiselle de Belle-Isle

Ce que j'ai ?... J'ai le cœur plein d'espoir, Raoul ; car, depuis que je suis arrivée, tout semble me réussir et marcher au-devant de moi. Ah ! nous sauverons mon père, nous saurerons mes frères, et nous serons doublement heureux : heureux de notre amour, heureux de leur bonheur. Remerciez Dieu par votre joie, au lieu de l'irriter par vos doutes. Quant à moi, je ne puis vous en dire davantage, mais je prie, je crois et j'espère.

D'AUBIGNY

Oh ! mon Dieu, comment se fait-il que, lorsque vous êtes si confiante et si heureuse, je sois si froid et si triste, moi ? Vous voyez tout à travers l'espérance ; moi, je vois tout à travers la crainte ! Je ne sais pourquoi, mais je suis faible comme un enfant. Vous parlez de toutes ces choses qui viennent au-devant de vous

et qui vous rassurent ; elles m'effrayent, moi. Vous les croyez mues par une puissance supérieure et bienfaisante ; je tremble qu'elles ne tiennent à un pouvoir humain et fatal ! C'est peut-être une folie, Gabrielle ; mais c'est une folie qui fait bien mal et qui mérite qu'on la plaigne à l'égal d'un malheur réel.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ah ! vous êtes ingrat envers la Providence, Raoul, dans ce moment-ci surtout.

D'AUBIGNY

Et qu'a-t-elle donc fait pour vous ? Dites-moi cela, Gabrielle ; voyons, je ne demande pas mieux que d'être rassuré : sur qui comptez-vous pour des jours meilleurs ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Sur madame de Prie, d'abord ! qui a été si bonne et si charmante pour moi, qu'elle me traite en amie et presque en sœur... Vous le voyez, elle n'a pas même voulu permettre que je continue d'habiter un hôtel : quelles précautions plus grandes aurait prises une mère pour sa fille ?

D'AUBIGNY

Eh bien, que voulez-vous ! les impressions, comme je vous le disais, dépendent sans doute du moment où on les reçoit ; il n'y a pas jusqu'à la bonté de madame de Prie qui ne m'inquiète. Vous ne lui avez point parlé de notre mariage, Gabrielle ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

N'est-ce point un secret ?

D'AUBIGNY

Eh bien, gardez-le, surtout ici... J'ai tout lieu de croire que, si la marquise l'apprenait, cela pourrait changer peut-être ses dispositions à votre égard. Mais, dites-moi, n'avez-vous vu que la marquise aujourd'hui ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! si fait, Raoul : j'ai vu une autre personne, sur laquelle je compte encore plus que sur la marquise ; car elle n'a pas les mêmes craintes de se compromettre.



D'AUBIGNY

Puis-je demander son nom ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Sans doute ; car son nom n'est point un secret.

D'AUBIGNY

Enfin ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

C'est M. le duc de Richelieu.

D'AUBIGNY

Le duc de Richelieu !

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Qu'avez-vous ?

D'AUBIGNY

Le duc de Richelieu ! vous l'avez donc vu aujourd'hui ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Il n'a presque pas quitté le château.

D'AUBIGNY

Qu'y faisait-il ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Il a travaillé une partie de la journée avec M. le duc.

D'AUBIGNY

Et vous devez le revoir encore ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Il m'avait dit qu'il me rendrait compte peut-être d'une démarche qu'il devait tenter.

D'AUBIGNY

Gabrielle !

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Mon Dieu, vous m'effrayez.

D'AUBIGNY

Connaissez-vous cet homme auquel vous vous êtes adressée ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Je le connais comme tout le monde le connaît ; qui ne connaît pas M. de Richelieu ?

D'AUBIGNY

Et, le connaissant, vous pouvez espérer que la protection qu'il vous accorde est désintéressée ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Raoul ! peut-être ai-je tort, mais, je vous l'avouerai, je ne sais pas voir ainsi le mal à travers le bien. M. de Richelieu ne s'est offert jusqu'à présent à moi que comme un ami ; s'il se présente sous un autre aspect, vous avez bien, je le présume, assez de confiance en moi pour croire que, si puissante que soit l'influence du duc, j'y renoncerai dès que sa protection pourra compromettre un honneur qui n'est plus à moi seule et un nom que je vais échanger contre le vôtre.

D'AUBIGNY

Oh ! c'est que, dans votre innocence, vous ignorez ce que c'est que cet homme, Gabrielle... Les âmes les plus pures se sont ternies au souffle de son amour : il n'y a pas une réputation à laquelle il ait touché sans y laisser une tache. Une fois sa résolution prise, aucun moyen ne lui coûte pour arriver au but qu'il s'est proposé ; et quelques-uns des moyens qu'il a employés eussent peut-être coûté cher à des hommes moins puissants que lui... Tenez, Gabrielle, vous voyez ce que je souffre ; eh bien, ayez pitié de moi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Que faut-il que je fasse, Raoul ?... Tout ce que vous demanderez, je suis prête à le faire. Dites.

D'AUBIGNY

Promettez-moi de ne pas recevoir M. le duc de Richelieu ce soir.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je vous le promets.

D'AUBIGNY

De ne pas le voir autre part qu'ici.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je vous le promets encore.

D'AUBIGNY

Je compte sur votre parole, Gabrielle.

MADemoiselle de Belle-Isle

Et vous avez raison.

D'AUBIGNY

C'est que, si vous y manquiez, vous ne savez pas ce qu'il en résulterait de malheurs pour nous deux.

MADemoiselle de Belle-Isle

Comment cela ?

D'AUBIGNY

Je ne puis vous le dire... Mais enfin vous m'avez promis... vous me promettez encore de ne pas voir le duc de Richelieu ce soir, n'est-ce pas ?

MADemoiselle de Belle-Isle

Je vous l'ai promis, je vous le promets encore ; êtes-vous plus tranquille maintenant ?

D'AUBIGNY

Oui.

MADemoiselle de Belle-Isle

Eh bien, Raoul, laissez-moi.

D'AUBIGNY

Déjà ?

MADemoiselle de Belle-Isle

Il est tard.

D'AUBIGNY

Dix heures à peine.

MADemoiselle de Belle-Isle

J'ai des lettres à écrire, je suis fatiguée... Puis, pour moi, est-il convenable que vous restiez plus longtemps ?

D'AUBIGNY

Vous deviez bien recevoir M. le duc de Richelieu, s'il était venu.

MADemoiselle de Belle-Isle

M. le duc de Richelieu est un étranger : je n'aime pas M. de Richelieu, et je vous aime, vous, Raoul.

D'AUBIGNY

Vous m'aimez, et vous m'éloignez ainsi, lorsque, sans inconvenients, vous pourriez me donner une heure encore !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Une heure ? Ah ! impossible, Raoul... Écoutez, Raoul, je vous en prie.

D'AUBIGNY

Vous me priez pour que je m'en aille ! mais, mon Dieu, que se passe-t-il donc ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Il ne se passe rien ; que voulez-vous qu'il se passe ? Est-ce donc une chose si étrange, qu'après une nuit de voyage et une journée de fatigue, je désire prendre quelque repos ?... Seriez-vous jaloux, Raoul ?... Mais de quoi ? Je ne vous ai jamais vu ainsi... Tenez, voilà dix heures qui sonnent.

D'AUBIGNY

Je me retire, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Mademoiselle ! Ah ! vous êtes cruel, savez-vous ? Vous me voyez heureuse, et, comme vous n'êtes point habitué à me voir ainsi, ma joie vous inquiète, et vous voulez me rendre à ma tristesse accoutumée... Oh ! mais c'est bien facile, allez ! il ne faudra qu'un mot de vous pour cela ; il ne faudra qu'une inflexion de voix dans laquelle percera le doute ou la douleur... Tenez, Raoul !... eh bien, me voilà aussi triste que vous le voulez ; êtes-vous content ?

D'AUBIGNY

Pardon, Gabrielle, pardon ! mais je vous aime tant, que je ne puis croire à mon bonheur ; il me semble que tout nous est ennemi, que tout cherche à nous désunir... Pardon, je me retire... j'ai tort.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Au revoir, Raoul.

D'AUBIGNY

À quelle heure pourrai-je me présenter demain ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

D'aussi grand matin que vous voudrez. À huit heures, par exemple.

D'AUBIGNY

Adieu, adieu. Vous ne recevrez pas le duc ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Mais soyez donc tranquille !...

D'AUBIGNY

Adieu !

(Il sort.)

Scène XV

Mademoiselle de Belle-Isle, puis la marquise.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Il est parti... Qu'il m'en coûtait de le renvoyer ainsi, sans pouvoir lui dire ce qui me rend si heureuse ! (Allant à la porte de gauche.) Madame la marquise ! madame la marquise !

LA MARQUISE

Me voici.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Eh bien ?

LA MARQUISE

Voici la lettre.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

La voiture ?

LA MARQUISE

Est prête.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Les chevaux ?

LA MARQUISE

Sont attelés...

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Par où faut-il que je passe ?

LA MARQUISE

Suivez Mariette.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ah ! madame ! madame ! comment reconnaître jamais ?...

LA MARQUISE

Par le secret le plus absolu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Pouvez-vous en douter !

LA MARQUISE

Si j'en doutais, je ne ferais pas pour vous ce que je fais en ce moment.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Adieu, madame.

LA MARQUISE

Adieu.

(Mademoiselle de Belle-Isle sort.)

### Scène XVI

La marquise, un laquais, puis le duc de Richelieu.

LA MARQUISE

La voilà partie enfin ! Dix heures un quart... Il était temps : je suis sûre que M. de Richelieu doit déjà être en compagnie. Fortifions-nous. (Elle sonne, le laquais paraît.) Fermez les contrevents de cette fenêtre. (À part.) L'admirable chose, que de combiner à la fois une bonne action et une vengeance ! (Au laquais.) Vous ne voyez personne dans la rue ?

LE LAQUAIS

Il me semble que j'aperçois un homme enveloppé dans un manteau.

LA MARQUISE, à part

Un manteau au mois de juin, ce doit être lui. (Au laquais.) Fermez.

LE LAQUAIS

Madame la marquise a-t-elle d'autres ordres à me donner ?

LA MARQUISE

Mademoiselle de Belle-Isle est très-peureuse : vous veillerez dans l'antichambre jusqu'au jour, et vous n'ouvrirez à personne.

LE LAQUAIS

Madame la marquise sera obéie.

LA MARQUISE

Bien : pour plus de sûreté, barricadons la porte ; il y a bien encore les cheminées, mais elles sont grillées.

LE LAQUAIS, à travers la porte

Voici M. le duc de Richelieu qui monte le grand escalier.

LA MARQUISE

Nous n'y sommes pas plus pour lui que pour les autres. (Écoulant.) C'est bien... Oui, on dort... À merveille ! le voilà qui se retire ; nous ne tarderons pas à entendre quelque chose à cette fenêtre. Monsieur le duc, je vous ai tenu parole : je n'ai rien dit ; j'ai quitté mademoiselle de Belle-Isle à dix heures... et mademoiselle de Belle-Isle sera seule de dix heures à minuit... C'est à vous de courir après elle et de la rejoindre sur la grande route. Eh ! mais... est-ce que je n'entends pas, dans le petit escalier... ? Si fait ; je ne me trompe pas, c'est lui ; il avait la clef !

(Elle souffle les bougies.)

LE DUC

Quand on vous refuse une porte, il faut bien passer par l'autre.

LA MARQUISE, à part

Si j'appelle, il fera scandale, M. le duc de Bourbon saura tout, et je suis perdue alors... Il n'y a qu'un moyen pour qu'il ne fasse pas de bruit, lui, c'est de n'en pas faire, moi.

LE DUC

Ma foi, Germain est un homme précieux : vingt lieues en deux heures un quart. Deux chevaux crevés... pour une clef ! Nuit close, à merveille ! Heureusement qu'à tout hasard j'ai écrit la lettre d'avance. J'ai vu, en venant, contre la muraille, juste au-dessous de cette fenêtre, un individu enveloppé dans son manteau : ce doit être mon homme. (La pendule sonne dix heures et demie.) Dix heures et demie... Il est à son poste, et moi, je suis au mien. Remplissons les conditions arrêtées. (Il va à la fenêtre et l'ouvre sans bruit.) Dites donc, monsieur, monsieur !... l'homme au manteau !... dites donc !... par ici, s'il vous plaît... Là, bien... Si

vous connaissez par hasard le chevalier d'Aubigny, ayez la bonté de lui faire remettre ce billet de la part de M. le duc de Richelieu. Là... (Il jette le billet par la fenêtre et referme les volets.) J'ai rencontré la voiture de la marquise. Mademoiselle de Belle-Isle est maintenant seule ici ! Allons !



## ACTE TROISIÈME

*Même décoration.*

Scène première  
D'Aubigny, un laquais.

LE LAQUAIS

Mais, monsieur le chevalier, il n'est que sept heures du matin, et personne n'est levé encore.

D'AUBIGNY

N'importe, j'entre toujours ; il faut que je parle à mademoiselle de Belle-Isle aussitôt qu'elle sera réveillée. (Le laquais sort.) Y serait-il encore ? Je suis resté jusqu'au jour à l'attendre et je ne l'ai pas vu sortir. J'en suis à me demander si je ne fais pas un rêve terrible ! Mais non, tout est bien réel... Voilà la chambre où je l'ai quittée hier, la fenêtre par laquelle il a jeté le billet, la rue où je suis resté... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je n'y puis croire encore... Gabrielle me tromper ! Oh ! impossible !

Scène II

D'Aubigny, mademoiselle de Belle-Isle.

MADemoiselle de Belle-Isle

C'est vous, Raoul ! j'ai entendu votre voix et je suis venue.

D'AUBIGNY

Déjà levée !

MADemoiselle de Belle-Isle

N'aviez-vous pas dit que vous seriez ici de bonne heure ?

D'AUBIGNY

Oui, j'en conviens ; mais comment, ayant si grande hâte de m'éloigner hier au soir, êtes-vous si pressée de me revoir ce matin ?

MADemoiselle de Belle-Isle

Vous y pensez encore, Raoul ?

D'AUBIGNY

Oui, que voulez-vous ! on n'est point maître de ses pensées.

Ce souvenir m'est revenu dans la nuit et j'ai été horriblement tourmenté.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Tourmenté ! et de quoi ?

D'AUBIGNY

Mais de cette fatigue si grande, qu'elle vous faisait désirer que je me retirasse.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Vous me répondez ce matin d'une étrange manière. On dirait que vous êtes inquiet, préoccupé. De quoi ? qu'avez-vous ? Voyons !

D'AUBIGNY

Moi ? Rien ! je ne vous ferai pas le moindre reproche ; vous avez un air de bonheur et de joie !... Avez-vous encore de nouveaux motifs d'espoir ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui, j'ai fait un beau rêve, j'ai rêvé qu'un bon génie m'emportait sur ses ailes et m'ouvrait les portes de la Bastille : je revoyais mon père, il me pressait sur son cœur, il me couvrait de baisers ; il me parlait de vous, Raoul, de notre mariage retardé si longtemps, et il se consolait de sa captivité en pensant que j'allais avoir en vous un ami et un soutien ! Oh ! c'est un rêve merveilleux, comme vous voyez, et qui, tout éveillée que je suis, me laisse un souvenir plein d'espérance.

D'AUBIGNY

Eh bien, moi aussi, Gabrielle, j'ai fait un rêve.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Vous, Raoul ?

D'AUBIGNY

Oui, moi !... mais moins heureux que le vôtre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Et c'est ce rêve qui vous rend triste ?

D'AUBIGNY

Oui ; car j'ai rêvé qu'hier, en me quittant, et malgré la promesse que vous m'aviez faite, vous aviez reçu M. le duc de

Richelieu.

MADemoiselle de Belle-Isle

Que voulez-vous dire ?

D'AUBIGNY

Rien ; vous m'avez raconté votre rêve, je vous raconte le mien, voilà tout.

MADemoiselle de Belle-Isle

Et après ?

D'AUBIGNY

Moi, dans mon rêve toujours, j'étais dans la rue, en face de cette fenêtre, lorsque cette fenêtre s'ouvrit ; un homme alors parut sur le balcon, et me jeta un billet, et, chose étrange, qui fait que mon rêve m'a laissé une impression de réalité plus grande encore que le vôtre peut-être, c'est que ce billet... ce billet, Gabrielle, je l'ai retrouvé en me réveillant, et le voici.

MADemoiselle de Belle-Isle

Le voici ?

D'AUBIGNY

Oui, lisez.

MADemoiselle de Belle-Isle, lisant

« Il est onze heures du soir ; je suis dans l'appartement de mademoiselle de Belle-Isle ; je vous dirai demain à quelle heure j'en suis sorti.

» DUC DE RICHELIEU. »

Qu'est-ce que cela veut dire ?

D'AUBIGNY

Cela veut dire, mademoiselle, que M. le duc de Richelieu a proposé hier matin, en vous voyant passer, un pari infâme, et qu'il l'a gagné.

MADemoiselle de Belle-Isle

Je ne vous comprends pas.

D'AUBIGNY

Eh bien, je vais me faire comprendre : M. de Richelieu, que vous aviez promis de ne pas recevoir, M. de Richelieu, vous l'avez reçu ; il est venu hier après que j'ai été parti. M. de Riche-

lieu était avec vous dans cette chambre ; M. le duc de Richelieu a ouvert cette fenêtre, et, par cette fenêtre, il a jeté ce billet. Comprenez-vous maintenant ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Que me dites-vous là ?

D'AUBIGNY

Ce que vous savez aussi bien que moi, sans doute ! Seulement, ce que vous ignorez, c'est que j'étais prévenu de tout, c'est que j'étais là, devant cette fenêtre, moi. C'est que j'y suis resté jusqu'au jour, attendant qu'il sortît ; car votre honneur m'est encore assez cher pour que je ne permette pas qu'un pareil secret reste à la fois connu de deux hommes. Ah ! voilà donc pourquoi vous étiez si troublée hier ! voilà pourquoi vous étiez pressée que je partisse ! voilà pourquoi vous aviez besoin d'être seule ! Seule !... Ah ! voyez-vous, j'ai rôdé toute la nuit autour du château ; car, si j'avais pu trouver une porte ouverte, si j'avais pu arriver jusqu'ici ! savez-vous, Gabrielle, que je vous aurais tués tous les deux, oui, tous les deux ! lui comme vous, vous comme lui, quand je vous eusse vue à mes pieds, à genoux et les mains jointes ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Mais il faut que vous soyez insensé pour me dire de pareilles choses. Moi, j'ai reçu M. le duc de Richelieu après votre départ ? M. de Richelieu a passé la nuit ici ? Ah çà ! mais êtes-vous le chevalier d'Aubigny ? suis-je mademoiselle de Belle-Isle ? Est-ce vous qui me parlez ainsi, à moi, à moi, votre fiancée, à moi qui, dans trois jours, doit porter votre nom ? Mais c'est affreux, cela, Raoul !

D'AUBIGNY

Aussi j'ai eu peine à le croire, allez ! Il m'a fallu le témoignage de mes yeux ! Et encore ! oui, Gabrielle, oui, j'avais une telle confiance en vous, que, si mes yeux n'avaient fait que voir, j'aurais dit que mes yeux se trompaient, et j'aurais douté, je crois ! Mais ce billet, Gabrielle, comme me l'expliquerez-vous ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Que voulez-vous que je vous réponde ? Je ne me l'explique pas à moi-même ! Quelqu'un ne peut-il pas être entré ici à mon insu ?

D'AUBIGNY

Sans que vous l'entendiez, un homme est entré ici ? Par où ? qui lui a ouvert ? Les portes sont bien gardées ; tout à l'heure, on ne voulait pas me laisser passer, moi ! Oh ! Gabrielle ! Gabrielle ! voici ce qui est arrivé, voyez-vous ! et je vais vous le dire, moi ! La fille vous a fait oublier l'amante : vous avez vu devant vous deux hommes, dont l'un pouvait rendre la liberté à votre père, et dont l'autre ne pouvait que mourir sur un mot de vous. Celui qui pouvait le plus a mis sa protection à prix.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Monsieur !

D'AUBIGNY

Je ne dis pas que vous soyez coupable, Gabrielle ; je dis que vous n'avez pas osé refuser au duc le rendez-vous qu'il vous a demandé ; je dis que vous l'aurez reçu ici, n'est-ce pas ? et que, dans un moment où vous l'aurez quitté, il aura écrit ce billet et l'aura jeté par la fenêtre. Voilà ce que je dis, Gabrielle. Eh bien, avouez-moi cela, et je vous pardonne.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Merci, Raoul ; car je vois que vous m'aimez tant, que vous cherchez à vous tromper vous-même ; mais je n'accepte pas le moyen que vous m'offrez ! Après la promesse que je vous avais faite, si j'avais reçu M. le duc de Richelieu, je serais impar donnable ; mais il ne m'a pas demandé de rendez-vous ; mais je ne lui en ai pas donné ; mais je ne l'ai pas vu, et j'ai un moyen bien simple de vous prouver tout cela.

D'AUBIGNY

Lequel ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ce billet est du duc, dites-vous ?

D'AUBIGNY

Il me l'a jeté lui-même par la fenêtre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je vais faire prier M. le duc de Richelieu de passer ici, vous vous cacherez là, je le recevrai dans cette chambre, vous entendrez notre conversation sans en perdre une syllabe ; et, si M. de Richelieu m'a vue depuis hier huit heures du soir, je vous permets de croire tout ce que vous voudrez, Raoul.

D'AUBIGNY

Oh ! je n'aurais pas osé vous demander cela, Gabrielle ; mais vous me l'offrez, j'accepte... Il y a dans tout ceci quelque mystère d'infamie que je ne puis comprendre !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Eh bien, ce mystère s'éclaircira, soyez tranquille. Seulement, Raoul, pas un mouvement, pas un mot qui puisse faire soupçonner que vous êtes là !

D'AUBIGNY

Sur l'honneur.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Fou que vous êtes !...

D'AUBIGNY

Oh ! vous n'aurez pas de peine à me convaincre, allez ! Non, il n'est pas possible, avec ce charme dans la voix, avec cette pureté dans les yeux, non, il n'est pas possible que vous me trompiez, et je vous crois déjà.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

N'importe : vous me croirez mieux encore quand j'aurai envoyé chercher le duc, n'est-ce pas ?

LE LAQUAIS, annonçant

M. le duc de Richelieu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

C'est le ciel qui l'envoie. (Au laquais.) Dans un instant. (À Raoul.) Entrez dans cette chambre, Raoul, et rappelez-vous votre promesse !

D'AUBIGNY

Votre main, Gabrielle.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Vous mériteriez...

D'AUBIGNY

Votre main.

(Elle la lui donne, il y pose les lèvres, et entre dans le cabinet.)

### Scène III

Mademoiselle de Belle-Isle, le duc de Richelieu.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Vous arrivez à merveille, monsieur ; entrez, je vous prie.

LE DUC

Salut à ma toute charmante, chez laquelle je me présentais ce matin presque sans espérance de la trouver visible, et qui veut bien cependant me recevoir à cette heure.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

J'allais vous envoyer chercher, monsieur.

LE DUC, voulant baiser la main  
de mademoiselle de Belle-Isle

Ah ! mais voilà qui me comble !

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Monsieur le duc !...

LE DUC

Eh bien ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Pardon... mais j'ai une explication grave et sérieuse à vous demander, une explication qui touche mon honneur !

LE DUC

Votre honneur ! et qui oserait y porter atteinte, mademoiselle ? Parlez, je suis là si on l'attaque... Parlez donc !... je vous écoute.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Il s'agit d'un pari que vous auriez fait, monsieur le duc.

LE DUC

Eh ! mon Dieu, oui, mademoiselle ; il faut bien que je l'avoue ; oui ! mais je vous aimais, mademoiselle, avant de faire ce pari. Du moment que je vous avais aperçue, j'avais senti que mon cœur n'était plus à moi ; je vous avais suivie de Paris à Versailles, et de Versailles à Chantilly !... J'étais venu ici pour vous... pour vous seule, je vous le jure... On m'a proposé un pari... deux autres fous comme moi !... Vous n'en étiez pas l'objet, votre nom n'avait pas été prononcé dans ce pari ; il devait porter sur la première personne qui passerait !... Vous avez passé... mon honneur était engagé ; le hasard a fait que mon amour s'est trouvé de moitié avec mon honneur... Voilà la vérité, mademoiselle, la vérité tout entière. Si j'ai commis une faute, elle est involontaire, et j'espère que vous me la pardonnerez !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui, certes, monsieur le duc, je vous pardonnerai cette faute, quoiqu'il soit étrangement cruel, convenez-en, lorsqu'on a perdu dignités, rang, fortune, lorsqu'il ne reste plus de tout cela qu'une réputation sans tache, convenez, dis-je, qu'il est cruel de voir cette réputation, qui devrait être respectée à l'égal d'une chose sainte, passer comme un jouet aux mains de courtisans désœuvrés, qui, ne pouvant la briser, tentent au moins de la ternir. Eh bien, monsieur le duc, oui, en faveur de tout ce que vous avez fait pour moi, quoique maintenant je connaisse la véritable source de cette bienveillance et de cette bonté que je croyais désintéressées et pures, oui, je vous pardonnerai ce pari ; mais à une condition cependant ! vous m'expliquerez comment ce billet a été jeté hier au soir par cette fenêtre, entre dix et onze heures du soir... Voyez, monsieur, lisez...

LE DUC

C'est inutile... Je connais ce billet.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Comment ! vous le connaissez ?



LE DUC

N'est-il pas de mon écriture ? D'ailleurs, je voudrais nier, que la signature est là.

MADemoiselle de Belle-Isle

Vous avez écrit ce billet ?

LE DUC

Je l'avoue.

MADemoiselle de Belle-Isle

Et vous l'avez jeté par cette fenêtre ?

LE DUC

Par cette fenêtre.

MADemoiselle de Belle-Isle

Et à qui ?

LE DUC

Le sais-je, moi ? À celui qui l'attendait, sans doute.

MADemoiselle de Belle-Isle

Vous étiez ici, dans cette chambre ?

LE DUC

Certainement !

MADemoiselle de Belle-Isle

Mais vous y étiez sans moi ?

LE DUC

Comment, sans vous ?

MADemoiselle de Belle-Isle

Vous y étiez avec moi ?

LE DUC

Mais sans doute.

MADemoiselle de Belle-Isle

Avec moi ?

LE DUC

Avec vous.

MADemoiselle de Belle-Isle

Vous mentez, monsieur le duc.

LE DUC

Je mens, moi ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui, vous ; et impudemment encore !...

LE DUC

Pardon, mademoiselle ; mais, lorsqu'une femme parle ainsi à un homme, il ne peut répondre qu'en se retirant.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, l'arrêtant

Oh ! non ! non ! vous ne sortirez pas ainsi !... Parce que vous vous appelez Richelieu, parce que vous êtes deux fois duc et deux fois pair, il ne vous sera pas permis, monsieur, pour gagner un misérable pari où vous croyez votre honneur engagé, il ne vous sera pas permis de calomnier une femme, et, quand cette femme a tout perdu, excepté l'amour d'un homme qu'elle aime, de lui faire, par cette calomnie, perdre l'amour de cet homme ! Oh ! j'en appellerai à votre dignité, à votre honneur, qui fait fausse route, et qui peut se perdre, monsieur le duc ; et vous direz la vérité... oui, la vérité ; oui, et cela ici, devant moi ! devant moi que vous avez offensée... Et cette vérité, vous hésitez d'autant moins à la dire que je ne suis qu'une femme, et qu'on ne pourra pas supposer que c'est la crainte qui vous fait revenir sur ce que vous aviez avancé.

LE DUC

Eh ! mon Dieu, oui, j'ai eu tort ; j'aurais dû avoir l'air de perdre. Voyons, voulez-vous que j'écrive au chevalier ? Je lui dirai que j'ai trouvé cette porte fermée par exemple, et que, par conséquent, cette lettre que j'ai jetée d'ici par la fenêtre ne signifie rien ! Voulez-vous enfin que je lui avoue que j'ai perdu ?... Tout ce que vous voudrez, je suis prêt à le faire. À Dieu ne plaise que manque, par ma folle vanité, un mariage auquel tient, dites-vous, votre bonheur ! Je sacrifierai le mien ! C'est bien le moins que je vous doive !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Monsieur le duc, il y a quelque chose d'inferral dans ce que vous me dites !... C'est vrai !... Mais je ne pensais pas que la perversité pût aller si loin ! Non, monsieur, non ! non ! ce n'est

pas une lettre que je demande ! non ! c'est un aveu que j'exige ! un aveu ici, un aveu à l'instant même... un aveu que tout ce que vous avez dit jusqu'ici est faux !... que vous l'avez dit au mépris de la vérité ! à l'oubli de votre nom ! à la honte de votre honneur ! Je veux que vous disiez que vous m'avez calomniée, monsieur ! oui, lâchement calomniée... Je ne mesure pas les mots, je les dis comme mon indignation me les inspire... Oui, vous avouerez tout cela... Et je ne réponds pas que je ne vous mépriserais plus ; mais je vous promets que je vous pardonnerai !

LE DUC, à demi-voix

Je comprends : que ne me disiez-vous par un signe que quelqu'un nous écoutait, que quelqu'un était caché ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, à haute voix

Personne n'est caché, monsieur ! personne ne nous écoute ; il n'y a ici que moi... Répondez donc à moi !

LE DUC

Eh bien, s'il n'y a ici que vous, si je ne dois répondre qu'à vous, je vous dirai alors que je croyais connaître les femmes, et que j'étais un grand sot ; que, chaque jour, elles m'apprennent quelque chose de nouveau, à moi qui, chaque jour, crois n'avoir plus rien à apprendre, et qu'à vous particulièrement était réservé l'honneur de me donner la leçon la plus complète que j'aie jamais reçue !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Assez, monsieur le duc ; sortez !

LE DUC

J'obéis, mademoiselle ; mais je n'ai pas perdu tout espoir, je me présenterai ce soir, à la même heure qu'hier, et peut-être serai-je mieux reçu que ce matin.

(Il salue et sort.)

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

## Scène IV

Mademoiselle de Belle-Isle, d'Aubigny.

D'AUBIGNY, ouvrant la porte du cabinet

Eh bien ?...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh !

D'AUBIGNY

J'ai fait ce que vous m'aviez dit de faire. Je me suis caché, j'ai écouté, j'ai entendu, et, malgré tout cela, j'ai tenu parole en ne paraissant pas... Êtes-vous contente ?

(Il traverse la scène pour sortir.)

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, l'arrêtant

Raoul !

D'AUBIGNY

Oh ! laissez-moi !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Raoul !... écoutez !... Oui, vous aviez raison de craindre hier ; oui, vos pressentiments étaient fondés ; oui, il y a une fatalité contre nous... Contre nous ! car elle vous atteint aussi bien que moi, Raoul ; mais vous ne me quitterez pas de cette manière. Il y a dans tout ceci quelque chose d'infâme, une machination dont je suis victime... et qui vient je ne sais d'où... une haine invisible enfin, qui m'enveloppe et qui m'étouffe !... Raoul, il est impossible que ma voix soit devenue tout à coup sans puissance sur vous ! il est impossible que vous soyez convaincu que j'ai oublié en une heure les principes de toute une vie ! Raoul, il est impossible que, d'hier à aujourd'hui, je sois devenue une infâme... Oh ! mais, si l'on venait me dire, à moi, que vous avez commis une lâcheté ou un crime... fui dans un combat ou assassiné quelqu'un, quelle que fût la personne qui me dît cette chose !... non, je vous le jure, Raoul, je ne la croirais pas !...

D'AUBIGNY

Mais enfin le duc... le duc est entré d'abord ici, madame !

MADemoiselle de Belle-Isle

Je ne le nie point.

D'AUBIGNY

De ce boudoir, il est passé dans cette chambre.

MADemoiselle de Belle-Isle

Cela se peut.

D'AUBIGNY

Ah ! vous l'avouez donc, enfin ?

MADemoiselle de Belle-Isle

Oui, je l'avoue ; mais vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir !...

D'AUBIGNY

Alors, vous n'étiez donc pas dans cette chambre ? vous avez donc passé la nuit dans un autre appartement ?

MADemoiselle de Belle-Isle

Raoul, j'ai fait un serment terrible ; Raoul, je ne puis rien vous dire, j'ai juré !...

D'AUBIGNY

Mais n'y a-t-il pas quelqu'un enfin qui, par pitié pour vous et pour moi, puisse vous relever de votre serment ?

MADemoiselle de Belle-Isle

Oui, vous avez raison, et c'est une inspiration du ciel ; oui, lorsqu'elle verra de quelle infamie je suis accusée, elle permettra que je vous dise tout, et vous verrez alors, vous verrez ! (Elle sonne, Mariette paraît.) Madame la marquise de Prie, madame la marquise, où est-elle ? Dites-lui que j'ai besoin de la voir à l'instant même, que je la supplie de venir... Allez.

MARIETTE

Madame la marquise est partie pour Paris ce matin avec M. le duc de Bourbon, et ne sera de retour ici que ce soir.

MADemoiselle de Belle-Isle

Oh ! mais c'est une fatalité atroce !... Raoul, attendez à ce soir... Ce soir, vous saurez tout. (Il fait un mouvement pour sortir, elle l'arrête.) Raoul, ne vous en allez pas... Raoul, je vous jure...

D'AUBIGNY

Oui, vous avez raison, c'est une fatalité. Hier, à midi, vous quittez l'hôtel pour habiter le château ; hier au soir, je viens, et, pour la première fois, ma présence vous gêne, et vous désirez que je vous quitte ; je vous fais jurer que vous ne verrez pas le duc : derrière moi, il entre ; il y a une heure, vous niez qu'il soit venu, et maintenant vous avouez qu'il est possible qu'il soit resté jusqu'à trois heures du matin dans cette chambre. Vous n'étiez pas, dites-vous, dans cet appartement, et vous ne pouvez pas me dire où vous étiez ; un serment vous lie, vous avez juré : c'est un engagement sacré, quoique inattendu ; mais une personne peut vous relever de ce serment, une seule ! cette personne n'est plus à Chantilly. Vous avez raison, c'est une fatalité étrange, si étrange vraiment, que c'est à n'y pas croire, et que je n'y crois pas !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Que voulez-vous que je vous dise ? Oui, oui, toutes les preuves sont contre moi ; oui, il s'agirait de ma tête, que ma tête tomberait comme tombera peut-être mon honneur ! mais ma tête serait près de tomber, que je ne manquerais pas au serment que j'ai fait. Agissez donc selon votre conviction, Raoul, je ne vous retiens plus.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

D'AUBIGNY, faisant un mouvement  
pour sortir, puis revenant

Écoutez, Gabrielle, je sais que cet homme a, pour arriver à son but, quel qu'il soit, des moyens mystérieux et inconnus. Eh bien, avouez que cet homme vous a donné quelque philtre, quelque boisson narcotique, quelque breuvage empoisonné et maudit ! avouez qu'il est entré ici pendant que vous dormiez, et que vous ne vous êtes réveillée que trop tard... Avouez cela, et cela ne m'ôtera rien de mon amour, cela ne changera rien à notre avenir ; je le tuerais, et voilà tout. Tenez, avouez-moi cela, Gabrielle, je l'aime mieux, car alors je comprendrai tout... Mais ne venez pas me parler d'absence impossible, de serment auquel je ne crois

pas !... Vous le voyez bien, mon Dieu, je ne demande pas mieux que de vous aimer toujours, moi ! Je vous ouvre un moyen facile... Eh bien, si vous m'avez trompé, si vous êtes coupable, employez-le ! Oui, il a usé de ruse ou de force, n'est-ce pas ? c'est un homme infâme, et je ne dois m'en prendre qu'à lui et ne me venger que de lui ! Oh ! mais dites-moi donc quelque chose que je puisse croire, quelque chose qui ait l'apparence d'une vérité, si vous ne voulez pas que je meure fou en vous maudissant, en maudissant Dieu ! Tenez, au nom du ciel, tenez, à genoux, Gabrielle ! voyez, voyez, c'est moi qui vous prie... J'attends... Parlez, j'écoute.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je ne puis rien vous dire que ce qui est, Raoul. Je n'ai pas vu M. le duc de Richelieu depuis hier à huit heures du soir.

D'AUBIGNY

Oh ! ceci est trop fort, madame, et je sais ce qui me reste à faire.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je vous supplie...

D'AUBIGNY

Oh ! laissez-moi, madame, laissez-moi !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Raoul ! Raoul ! oh !

D'AUBIGNY

Une dernière fois, voulez-vous m'avouer la vérité ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je ne puis rien vous dire.

D'AUBIGNY

Que le ciel vous pardonne alors ! Mais ce que je sais bien, moi, c'est que je ne vous pardonnerai pas.

(Il s'élançe dehors.)

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, tombant à genoux

Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

## ACTE QUATRIÈME

*Un salon communiquant avec une salle de bal.*

Scène première

D'Aumont, d'Auvray, Chamillac, et quelques autres seigneurs,  
à une table de pharaon placée à droite du spectateur ;  
deux autres jeunes seigneurs, jouant à une table à gauche ;  
la marquise, le duc de Richelieu, se promenant.

LE DUC

C'est à n'y rien comprendre, ma parole d'honneur ! elle m'a soutenu avec un aplomb miraculeux qu'elle ne savait pas ce que je voulais dire.

LA MARQUISE

Mais, enfin, comment êtes-vous entré dans le boudoir ?

LE DUC

Eh ! par la porte secrète, donc !

LA MARQUISE

Vous m'aviez donné votre parole d'honneur que vous n'en aviez pas la clef.

LE DUC

C'était vrai ; mais je l'ai envoyé chercher.

LA MARQUISE

À Paris ?

LE DUC

À Paris.

LA MARQUISE

En deux heures ? Mais c'est fabuleux !

LE DUC

En deux heures quatorze minutes ; Germain m'a crevé mes deux meilleurs chevaux, Turenne et Romulus ; j'en suis pour mille louis.

LA MARQUISE

Vous êtes le gentilhomme le plus magnifique que je connaisse !



LE DUC

Eh bien, marquise, voulez-vous que je vous avoue une chose ?

LA MARQUISE

Avouez.

LE DUC

Eh bien, parole d'honneur, je ne les regrette pas !

LA MARQUISE

Ah ! duc, voilà un mot dont je me souviendrai toute ma vie.  
Eh bien, maintenant, à mon tour, je vais vous dire une chose.

LE DUC

Attendez donc, je n'ai pas fini.

LA MARQUISE

Achevez, c'est trop juste.

LE DUC

Vous perdiez le plus beau de l'histoire.

LA MARQUISE

Il est difficile cependant qu'elle soit plus complète que cela.

LE DUC

Si fait, elle est plus complète ; car celui contre lequel j'ai parié...

LA MARQUISE

Eh bien ?

LE DUC

Eh bien, c'est le chevalier d'Aubigny.

LA MARQUISE

Le chevalier d'Aubigny ?

LE DUC

Attendez donc encore !...

LA MARQUISE

Mais c'est une histoire des *Mille et une Nuits* que vous me racontez là !

LE DUC

Lequel chevalier d'Aubigny devait épouser dans trois jours mademoiselle Gabrielle de Belle-Isle.

LA MARQUISE

Ah ! vraiment ?

LE DUC

Foi de gentilhomme !

LA MARQUISE

Quand je vous disais que ces Belle-Isle étaient mes ennemis !

LE DUC

Maintenant, marquise, voyez combien il était indigne à vous de chercher à me faire perdre mon pari, moi qui n'avais qu'un but dans tout cela, celui de venger une amie.

LA MARQUISE

Ainsi, elle allait épouser le chevalier ?

LE DUC

Eh ! mon Dieu, oui : voyez un peu comme cela se rencontre ! Cependant, il paraît que le mariage était assez éloigné encore : le jeune homme manquait de patrimoine, et, pour comble de malheur, n'occupait qu'un grade secondaire ; de sorte que, comme le comte de Belle-Isle, tout prisonnier qu'il était, exigeait que son gendre fût quelque chose de mieux qu'anspessade ou cornette, il est possible que les deux jeunes gens eussent encore soupiré longtemps en vain l'un pour l'autre ; mais voilà qu'un jour, c'est comme je vous le dis, marquise, sans que personne sache ni comment ni pourquoi, le jeune homme reçoit son brevet de lieutenant aux gardes de Sa Majesté. Dès lors, vous comprenez, marquise, plus d'empêchement, pas même celui de la distance ; car, au moment où la fiancée débarquait à Versailles, le fiancé prenait terre à Chantilly ; aussi la chose allait marcher toute seule, et probablement qu'un de ces soirs votre aumônier allait les marier secrètement dans la chapelle du château, si je ne m'étais pas jeté à la traverse ; ce que je regrette, ma parole d'honneur ! en voyant le peu de gré que vous me savez de ce que je fais pour vous, marquise. Maintenant, à votre tour, parlez ; n'aviez-vous point quelque chose à me dire ?

LA MARQUISE

Oui ; mais je ne vous dirai rien.

LE DUC

Et pourquoi, je vous prie ?

LA MARQUISE

Parce que maintenant tout est bien comme cela est, et qu'il serait dommage d'y rien changer. Au reste, qu'a dit le chevalier de tout cela ?

LE DUC

Il y a toute apparence qu'il a pris la chose au tragique.

LA MARQUISE

Vraiment ?...

LE DUC

Oui : il s'est présenté trois fois chez moi dans la journée, laissant son nom chaque fois, avec l'heure à laquelle il était venu. Malheureusement, j'étais à la chasse, où j'ai fourbu un troisième cheval ; mais vous comprenez qu'à mon retour, et aussitôt que j'ai eu connaissance de la peine que le chevalier avait prise, j'ai voulu lui rendre sa politesse, et, de mon côté, je suis passé chez lui... Mais il était dit que nous ne nous rencontrerions pas. On m'a répondu qu'il était dehors... Je me suis inscrit... et j'attends. Et vous, marquise, quelles nouvelles rapportez-vous de Paris ?

LA MARQUISE

Aucune. Je n'ai fait qu'y toucher barres, et je suis revenue. Le duc est arrivé juste à temps pour mettre le roi en carrosse, et Sa Majesté, plus aimable envers lui que d'habitude encore, lui a recommandé de ne pas se faire attendre au souper, parce que, après le souper, il l'avait désigné pour être de son jeu. C'est une faveur plus décidée que jamais.

LE DUC

Prenez garde à notre évêque ; s'il y a une tempête, elle viendra de son côté. Quant à moi, la dernière fois que je l'ai vu, il m'a fait si bonne mine, que j'en ai peur.

LA MARQUISE

Bah ! vous le calomniez, duc. C'est un brave homme qui n'as-

pire qu'à la retraite, et qui dédaigne les grandeurs... Avez-vous oublié qu'à la mort du régent, il a lui-même présenté M. le duc au roi ?

LE DUC

Hum ! parce qu'il a pensé que, s'il se présentait lui-même, la transition paraîtrait un peu brusque.

LA MARQUISE

Vous vous trompez ; et la preuve, c'est qu'à la moindre lutte, M. de Fréjus abandonne la partie et se retire.

LE DUC

Oui ; mais deux fois il s'est assuré, par cet expédient, que son royal écolier ne pouvait supporter son absence. Il n'aime que la retraite, dites-vous ? il déteste les grandeurs, n'est-ce pas ?... Eh bien, vous le verrez un jour premier ministre et cardinal... Pas vrai, d'Aumont ?

D'AUMONT

Mon cher, j'ai un jeu atroce.

LE DUC

Bah ! tu connais le proverbe, duc : « Malheureux au jeu, heureux en amour. »

D'AUMONT

Eh bien, moi, je ne sais pas comment cela se fait, je perds de tous les côtés.

LA MARQUISE

Vous prenez mal votre moment pour vous plaindre, duc. Je venais justement vous inviter à figurer avec moi dans le troisième quadrille.

D'AUMONT

Vous me rejetez bien loin, marquise.

LA MARQUISE

Je suis engagée pour les deux premiers. Monsieur d'Auvray, donnez donc vos cartes au duc, j'ai quelque chose à vous dire.

D'AUVRAY

Auriez-vous cette complaisance, monsieur le duc ?

LE DUC

Volontiers. Quand vous reviendrez, chevalier, vous retrouverez d'Aumont battu et content. As-tu pointé, duc ?

D'AUMONT

Oui.

LE DUC

Eh bien, donne les cartes, alors.

(D'Aumont donne les cartes.)

D'AUVRAY, se promenant avec la marquise

Parlez, madame la marquise, je vous écoute.

LA MARQUISE

Tout à l'heure ! il ne faut pas que ces messieurs nous entendent.

D'AUVRAY

Diable ! une confidence ?

LA MARQUISE

Ah ! voilà déjà votre amour-propre parti au galop. Il ne s'agit pas de ce que vous croyez ; il s'agit de tout autre chose, au contraire. Si vous voyez arriver le chevalier d'Aubigny, vous savez, ce jeune lieutenant entré tout nouvellement dans les gardes du roi, ne le perdez pas de vue. Je crois qu'il doit y avoir quelque chose comme un duel entre lui et le duc de Richelieu.

D'AUVRAY

Ce diable de Richelieu, c'est à n'y pas tenir, ma parole d'honneur ! Il me donne plus de besogne à lui seul que toute la noblesse de France ! Et à propos de quoi ce duel ?

LA MARQUISE

Je ne sais ; mais, quelle qu'en soit la cause, il est de votre devoir, comme lieutenant de nosseigneurs les maréchaux de France, de l'empêcher, chevalier. Maintenant, vous voilà prévenu. C'est à vous de vous tenir sur vos gardes, monsieur le greffier du point d'honneur. Reconduisez-moi dans la salle de bal à présent ; c'est tout ce que j'avais à vous dire.

LE DUC, ramassant l'argent de d'Aumont

Tenez, d'Auvray, voyez les affaires que je fais pour vous.

D'AUVRAY, rentrant dans la salle de bal  
Très-bien. Continuez.

LE DUC

Quand je te le disais, d'Aumont... Tu ne devrais jamais jouer  
contre moi, cela te porte malheur.

D'AUMONT

Je tiens le double.

LE DUC

Le double, soit.

## Scène II

Les mêmes, d'Aubigny.

D'AUBIGNY, regardant de la porte  
et apercevant Richelieu

Enfin !...

(Il entre et vient lentement se placer en face du duc.)

LE DUC, levant les yeux

Ah ! ah ! c'est vous, chevalier !

D'AUBIGNY

Oui, monsieur le duc ; pourrais-je vous dire deux mots ?

LE DUC

Aussitôt le coup joué, je suis à vous.

D'AUBIGNY

C'est bien, j'attendrai.

LE DUC

Tenez, voilà qui est fait. Passe-moi ton argent, d'Aumont.  
Bien, merci... Chamillac, prends ma place, elle est bonne. (Se  
levant.) Me voilà, monsieur.

(Chamillac prend la place du duc.)

D'AUBIGNY

Je vous ai attendu hier dans la rue jusqu'à quatre heures.

LE DUC

Cela se peut, monsieur ; j'étais sorti par la porte du parc.

D'AUBIGNY

J'ai eu l'honneur de me présenter trois fois aujourd'hui chez

VOUS.

LE DUC

Je l'ai appris avec un vif regret, monsieur. J'étais à la chasse ; mais on a dû vous dire qu'aussitôt mon retour...

D'AUBIGNY

Oui, vous aviez pris la peine de passer à l'hôtel. (Les deux hommes se saluent.) Il est inutile, je présume, monsieur le duc, que je vous dise dans quel but je désirais vous rencontrer ?

LE DUC

Mais je crois que je m'en doute, chevalier.

D'AUBIGNY

Vous comprenez, monsieur, que, lorsqu'on a porté atteinte à la réputation d'une femme dont le père et les frères sont à la Bastille...

(Le chevalier d'Auvray entre et s'approche doucement.)

LE DUC

On doit rendre raison à son amant... C'est trop juste, sur mon honneur, monsieur le chevalier, et je comprends parfaitement cela. Je suis à vos ordres.

D'AUBIGNY

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est inutile que la véritable cause de notre combat soit connue.

LE DUC

La cause sera celle que vous voudrez : le renvoi de l'infante, si cela peut vous être agréable. D'ailleurs, nous trouverons des témoins accommodants.

D'AUBIGNY

Il y aurait peut-être quelque chose de mieux, monsieur le duc ; ce serait de n'en pas prendre.

LE DUC

Fort bien. Vous vous promènerez à une heure dite dans une allée convenue ; je sortirai à cette heure, et je me dirigerai vers cette allée. Ce ne sera plus un duel, ce sera une rencontre.

D'AUBIGNY

Et... quel est l'endroit que vous préférez ?

LE DUC

Mais le plus proche du château.

D'AUBIGNY

L'allée qui conduit au bois de Sylvie, alors.

LE DUC

Parfaitement.

D'AUBIGNY

Votre heure ?

LE DUC

La vôtre, monsieur.

D'AUBIGNY

Neuf heures du matin, si vous voulez.

LE DUC

C'est convenu. Les armes ?

D'AUBIGNY

Je n'ai pas besoin de vous en parler. Nous sommes gentilshommes tous deux ; l'arme des gentilshommes est l'épée ; nous sortons avec notre épée, personne ne le remarque, personne n'a rien à dire.

LE DUC

À merveille. Demain, à neuf heures, au bois de Sylvie, sans autres armes que notre épée.

D'AUBIGNY

C'est dit.

D'AUVRAY, leur frappant sur l'épaule avec  
une petite baguette noire à pomme blanche

Halte-là, de par le roi ! Vous êtes assignés à la connétablie de France, au terme de huitaine, par nous, clamant et proclamant le chevalier d'Auvray, lieutenant de nosseigneurs les maréchaux de France et greffier du point d'honneur.

D'AUBIGNY

On nous écoutait !

LE DUC

D'Auvray !... Que le diable vous emporte, chevalier ! on ne peut pas avoir la plus petite explication maintenant, qu'on envoie



paraître le bout de votre baguette noire !

D'AUVRAY

Oui, c'est moi, messieurs ; et songez-y, duc ! songez-y, chevalier ! ceci n'est point une plaisanterie ; car vous êtes prévenus, et, à compter de cette heure, vous avez la tête entre la hache et le billot. Donnez-moi donc votre parole que, d'ici au moment où nosseigneurs les maréchaux de France auront décidé s'il y a lieu à combat, il n'y aura entre vous ni duel ni rencontre.

LE DUC

Ce n'est pas moi que cela regarde, chevalier ; c'est M. d'Aubigny ; qu'il vous donne sa parole, je vous donne la mienne. Autrement, je vous en préviens, je suis obligé de le suivre partout où il lui plaira de me mener, même sur l'échafaud.

D'AUBIGNY

Je désirais votre vie, monsieur le duc, mais je voulais vous la prendre moi-même. Un procès est inutile, et des juges sont superflus. Il ne doit y avoir entre M. de Richelieu et moi d'autre juge que Dieu. Vous avez ma parole, monsieur d'Auvray.

D'AUVRAY

Qu'il n'y aura entre vous ni duel ni rencontre ?

D'AUBIGNY

Foi de chevalier !

LE DUC

Foi de duc et de pair !

D'AUVRAY

C'est bien, messieurs, je m'en rapporte à votre parole.

(Il va s'appuyer à la chaise d'un des joueurs.)

UN LAQUAIS, entrant

Un courrier qui arrive de Paris demande à parler à M. le duc d'Aumont à l'instant même, de la part de Sa Majesté.

D'AUMONT, se levant

Messieurs, vous permettez ?...

UN JOUEUR

Comment donc, monsieur le duc !... le service du roi avant tout.

(D'Aumont quitte la table et suit le valet.)

LE DUC

Chevalier, je suis désolé...

D'AUBIGNY

Tout n'est pas perdu, monsieur le duc. Vous devez penser que cela ne finira point ainsi, et que je n'aurais pas donné ma parole si je n'eusse trouvé un autre moyen de terminer l'affaire. Avez-vous cru que je me contenterais d'une explication si tôt et si facilement terminée ? Alors, monsieur le duc, vous me faisiez une nouvelle injure.

LE DUC

J'avoue, monsieur le chevalier, que j'étais étonné moi-même de la facilité avec laquelle vous vous étiez rendu.

D'AUBIGNY

Vous devez la comprendre cependant ; la cause de notre duel n'est pas une de celles qu'on porte devant un tribunal : mademoiselle de Belle-Isle est bien assez compromise à cette heure sans que nous la perdions publiquement par de pareils débats ; non, non, monsieur le duc. Oh ! soyez tranquille, cela ne se passera pas ainsi.

LE DUC

Faites-y attention, chevalier ; maintenant, nous sommes engagés d'honneur.

D'AUBIGNY

À ne point nous rencontrer ni nous battre, voilà tout. Mais celui qui veut véritablement se venger d'une insulte qu'il a reçue, celui qui n'a plus à espérer dans ce monde ni bonheur ni repos, celui qui est décidé à recevoir la mort de la main de son ennemi ou à la lui donner de quelque manière que ce soit, celui-là, monsieur le duc, pour une ressource qui lui manque, en a mille autres prêts. Il lui faut seulement rencontrer un adversaire assez loyal pour qu'il comprenne qu'à l'homme à qui l'on a fait tout perdre on n'a le droit de rien refuser.

LE DUC

Cet adversaire loyal, monsieur, je me flatte que vous l'aurez

trouvé en moi.

D'AUBIGNY

Aussi est-ce dans cet espoir que j'ai donné ma parole ; j'ai compté sur votre courage, monsieur le duc.

LE DUC

Vous avez bien fait ; et que je perde mon nom, si vous me proposez quelque chose que je n'accepte ?

D'AUBIGNY

Eh bien, monsieur le duc, voilà des cornets, voilà des dés. En trois coups, et celui qui perdra...

LE DUC

Celui qui perdra... Après ?

D'AUBIGNY

Celui qui perdra se fera sauter la cervelle ; c'est un genre de duel contre lequel la connétable ne peut rien.

LE DUC

Ah ! ah ! C'est très-ingénieux, savez-vous ? ce que vous avez trouvé là !

D'AUBIGNY

Vous hésitez, monsieur le duc ?

LE DUC

Dame ! écoutez donc, la proposition est étrange.

D'AUBIGNY

Monsieur le duc, refuseriez-vous ?

LE DUC

Non ; mais je me consulte.

D'AUBIGNY

Monsieur le duc, faites-y attention, voilà la seconde fois qu'il vous arrive, au moment de vous battre...

LE DUC

Que m'arrive-t-il, monsieur ?

D'AUBIGNY

De trouver là, derrière vous, à point nommé, un officier de la connétable.

LE DUC

Après ?

D'AUBIGNY

De sorte que l'on pourrait dire qu'il est trop commode de n'avoir qu'à prévenir M. d'Auvray.

LE DUC

On ne dira rien, monsieur, j'accepte.

D'AUBIGNY

Bien, duc ! j'attendais cela de vous.

LE DUC

Seulement, je vous demanderai six heures d'intervalle. On a toujours, en pareil cas, quelques affaires à arranger, pour peu qu'on ne soit pas bâtard.

D'AUBIGNY

Six heures, soit !

(Ils s'approchent de la table.)

LE DUC, s'asseyant

Enchanté de faire votre partie.

D'AUVRAY

Ah ! vous jouez maintenant ?...

LE DUC

Eh ! mon Dieu, oui, nous jouons. Voulez-vous être de moitié dans ma partie, d'Auvray ?

D'AUVRAY

Volontiers ; mais vous ne mettez pas au jeu.

D'AUBIGNY

Non ; nous jouons sur parole, monsieur. À vous, duc.

LE DUC

Je n'en ferai rien. Commencez, chevalier.

D'AUVRAY

Cinquante louis pour Richelieu, Chamillac !

CHAMILLAC

Je les tiens.

D'AUVRAY

Allons, messieurs.

D'AUBIGNY, secouant les dés  
 Puisque vous le voulez, monsieur le duc. (Il amène.) Cinq.

LE DUC, amenant

Huit.

CHAMILLAC

Ma revanche !

D'AUVRAY

Mais, auparavant, ces messieurs continuent-ils ?...

LE DUC

Oui.

D'AUBIGNY

Vous avez la première manche, monsieur le duc ; à vous de commencer.

LE DUC

J'accepte ; cela vous portera peut-être bonheur, chevalier.  
 Neuf.

D'AUBIGNY, secouant les dés

Vous n'avez pas de chance, monsieur de Chamillac, et je commence à croire que vous avez eu tort de parier pour moi. Onze. Je me trompais.

CHAMILLAC

Nous sommes quittes, d'Auvray.

LE DUC

Monsieur d'Aubigny, continuez-vous ?

D'AUBIGNY

Sans doute, monsieur le duc.

D'AUVRAY

Toujours la même.

LE DUC

Sept.

D'AUBIGNY

Sept.

D'AUVRAY

Coup nul.

LE DUC

En restons-nous là, chevalier ?

D'AUBIGNY

Voilà ma réponse. Neuf.

LE DUC

Onze.

D'AUBIGNY, se levant

J'ai perdu, monsieur le duc.

CHAMILLAC

Voilà vos cinquante louis, d'Auvray.

LE DUC, allant au chevalier d'Aubigny

Chevalier !... dites-moi, j'espère que vous n'avez pas pris cette partie au sérieux ?

D'AUBIGNY

Et qui vous fait croire cela, je vous prie, monsieur le duc ?

LE DUC

C'est que cette partie est impossible.

D'AUBIGNY

Si elle eût été impossible, vous ne l'eussiez pas acceptée.

LE DUC

Oui ; mais, si je l'eusse perdue...

D'AUBIGNY

Si vous l'eussiez perdue, vous eussiez tenu votre parole comme je tiendrai la mienne. Les dettes de jeu sont sacrées, monsieur le duc.

LE DUC

Oh ! mais je vous en prie.

D'AUBIGNY

Il est trois heures du matin. À neuf heures, duc, vous serez payé.

(Il s'éloigne.)

LE DUC, le suivant

Ou vous êtes fou, monsieur, ou vous n'en ferez rien, je l'espère.

(D'Aubigny se retourne, salue le duc et sort.)

## Scène III

Le duc de Richelieu, sur le devant de la scène,  
laissé seul peu à peu par les autres personnages,  
qui entrent dans la salle de bal.

Il le fera comme il le dit, j'en suis sûr. Il y a des hommes qu'on n'a besoin de voir qu'un instant pour les juger !... Ah çà ! mais... est-ce qu'il n'y a pas moyen de l'empêcher de faire une pareille folie ?... Oh ! penser que, rentré chez lui, de sang-froid, seul... il va... C'est quelque chose comme un assassinat ! ma parole d'honneur !... De la jeunesse, du courage, un beau nom... et tout cela dans six heures !... tout cela aura cessé d'exister !... et pour un pari infâme, que j'aimerais mieux avoir perdu cent fois, d'autant plus que maintenant le diable m'emporte si je comprends comment je l'ai gagné... S'il faut que ce garçon-là se brûle la cervelle, d'honneur, il me poursuivra toute ma vie !... Si j'étais à Paris, j'irais trouver le roi, j'obtiendrais une lettre de cachet, et je le ferais mettre à la Bastille, et, là... à moins qu'il ne se pendre aux barreaux... mais, ici, il n'y a pas moyen !... C'est à en perdre la tête.

## Scène IV

Le duc de Richelieu, d'Aumont.

D'AUMONT, qui s'est approché par derrière  
et a entendu les derniers mots

Oui, c'est à en perdre la tête.

LE DUC

Et de quoi ?

D'AUMONT

De ce qui m'arrive.

LE DUC

Il t'arrive donc quelque chose aussi, à toi ? En effet, te voilà tout agité.

D'AUMONT

Il y a de quoi. Tu ne sais pas les nouvelles de Paris ?

LE DUC

Non.

D'AUMONT

Révolution complète dans le cabinet.

LE DUC

Bah !

D'AUMONT

L'évêque de Fréjus, premier ministre.

LE DUC

M. de Fleury ?

D'AUMONT

Lui-même.

LE DUC

Et M. le duc de Bourbon ?

D'AUMONT

Arrêté.

LE DUC

Arrêté ! un prince du sang ?

D'AUMONT

Arrêté.

LE DUC

Comment cela ?

D'AUMONT

Au moment où il montait en voiture pour rejoindre le roi à Rambouillet, ainsi que Sa Majesté elle-même l'y avait invité, Charost est venu lui demander son épée.

LE DUC

Pas possible !

D'AUMONT

C'est comme je te le dis, mon cher ; une véritable révolution de sérail faite par un évêque. Mais ce n'est pas le tout...

LE DUC

Comment, ce n'est pas le tout ? Il y a autre chose encore ?

D'AUMONT

J'ai reçu une lettre de cachet qui exile la marquise de Prie à sa



terre.

LE DUC

Et pourquoi est-elle adressée à toi ?

D'AUMONT

Parce que c'est moi, mon cher, que, comme capitaine des gardes, on a chargé de l'y conduire.

LE DUC

Ah ! mon pauvre d'Aumont ! Eh bien, que feras-tu ?

D'AUMONT

Il faudra bien que j'obéisse, pardieu !

LE DUC

Et la lettre accorde-t-elle un délai, au moins ?

D'AUMONT

Pas une minute. L'exempt ne doit retourner à Paris qu'après nous avoir vus partir.

LE DUC

Tiens, justement, d'Aumont, voilà la marquise qui vient te chercher pour danser avec elle.

D'AUMONT

Je voudrais être à cent pieds sous terre !

### Scène V

Les mêmes, la marquise.

LA MARQUISE

Eh bien, d'Aumont, que faites-vous donc là, quand je vous attends ?

LE DUC

Ce qu'il fait, madame ? demandez-lui plutôt ce qu'il fera ; car je suis convaincu qu'il ne le sait pas encore.

LA MARQUISE

Que voulez-vous dire ?

D'AUMONT

Madame la marquise, pardonnez-moi, mais je suis bien malheureux, bien désespéré !

LA MARQUISE

Vous, d'Aumont ! malheureux, désespéré ! et de quoi ?

LE DUC

Marquise, quelque chose qui arrive, comptez-moi toujours au rang de vos amis, et usez de mon crédit, si toutefois il n'est pas perdu avec le vôtre !

LA MARQUISE

Avec le mien ? Mon crédit perdu ? Mais que dites-vous donc tous deux ? Êtes-vous devenus fous ?

D'AUMONT

Vous savez, madame, qu'il est impossible de désobéir au roi.

LA MARQUISE

Et qui songe à désobéir a Sa Majesté ?

LE DUC

Eh ! mon Dieu, lui ! ce pauvre d'Aumont, qui ne demanderait pas mieux, mais qui est forcé de suivre les ordres qu'il a reçus.

LA MARQUISE

Et quels ordres avez-vous donc reçus, monsieur le duc ? Parlez, au nom du ciel, parlez !

D'AUMONT

Il ne faut pas vous effrayer, madame la marquise ; peut-être n'est-ce qu'une disgrâce momentanée.

LA MARQUISE

Une disgrâce ! Mais vous me faites mourir tous deux avec vos préparations. Voyons, j'ai du courage, dites-moi tout de suite ce qu'il en est.

LE DUC

Eh bien, marquise, M. le duc est arrêté ; vous êtes exilée à votre terre, et d'Aumont a l'ordre de vous conduire à l'instant même au lieu de votre exil.

LA MARQUISE

Impossible, duc. (D'Aumont montrant l'ordre.) Ah ! mon Dieu, la signature de Sa Majesté... Mais ne puis-je pas voir M. de Bourbon ?

LE DUC

Pour quoi faire, puisqu'il est arrêté lui-même ?

LA MARQUISE

Écrire au roi ?

D'AUMONT

Inutile : M. de Fleury décachettera la lettre.

LA MARQUISE

À la reine ?

LE DUC

C'est autre chose.

LA MARQUISE

Oui, oui ; elle se souviendra que c'est moi qui l'ai tirée de l'exil pour la porter sur le premier trône du monde. Mais qui lui remettra cette lettre ?

LE DUC

Moi, marquise, et en personne.

LA MARQUISE

Merci, duc. D'Aumont, passez-moi ce papier et des plumes.  
(Elle se met à écrire.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC, reconnaissant l'écriture

Marquise !

LA MARQUISE

Quoi donc ?

LE DUC

Marquise, c'est là votre écriture ?...

LA MARQUISE

Sans doute ; et pourquoi cela ?

LE DUC

Pourquoi cela ? Parce qu'alors... (tirant de sa poche le placet du deuxième acte) cette lettre, ce placet, ne sont point de mademoiselle de Belle-Isle, mais de vous ; et, s'ils sont de vous, marquise ! oh ! mais, s'ils sont de vous, qui donc m'a reçu dans cette chambre, où je croyais la trouver ?

LA MARQUISE

Ingrat !...

LE DUC

Oh !... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Il veut sortir.)

LA MARQUISE

Mais où allez-vous ? Attendez donc ma lettre !

LE DUC

Oh ! il s'agit bien de votre lettre maintenant !

LA MARQUISE

Qu'y a-t-il donc ?

LE DUC

Il y a, madame, que, dans six heures, un des plus braves gentilshommes de France se fait sauter la cervelle, et que c'est vous qui le tuez, si je n'arrive pas à temps : voilà ce qu'il y a.

(Il va pour sortir, d'Auvray paraît.)

LA MARQUISE

Il est fou !

D'AUVRAY, à Richelieu

Pardon, mon cher duc, mais je suis forcé de vous demander votre épée.

LE DUC

Comment !...

D'AUVRAY, montrant une lettre

Ordre de Sa Majesté.

LE DUC

Prisonnier ?

D'AUVRAY

Mandé à Paris par le roi, pour lui rendre à l'instant même compte de votre conduite.

LE DUC

Oh ! madame ! madame !... s'il faut que, par votre faute, il arrive malheur à ce jeune homme, je ne vous le pardonnerai de ma vie ! (À d'Auvray.) Allons, monsieur, allons !...

## ACTE CINQUIÈME

*Même décoration qu'au troisième acte.*

Scène première

Mademoiselle de Belle-Isle, un laquais.

MADemoisELLE DE BELLE-ISLE, écrivant

Vous le connaissez bien, n'est-ce pas, M. le chevalier d'Aubigny, ce jeune lieutenant au régiment du roi, qui s'est présenté hier et avant-hier ici, et que vous avez annoncé deux fois ?

LE LAQUAIS

Je le connais ; mademoiselle peut être parfaitement tranquille.

MADemoisELLE DE BELLE-ISLE, cachetant sa lettre

Eh bien, cherchez-le jusqu'à ce que vous le trouviez ; d'ailleurs, peut-être est-il encore chez lui, à peine est-il sept heures du matin... Puis, quand vous l'aurez trouvé, remettez-lui cette lettre, et amenez-le ici ; il faut que je lui parle à l'instant même. Attendez, avant de sortir, envoyez-moi Mariette.

LE LAQUAIS

Elle a quitté cette nuit le château avec madame la marquise.

MADemoisELLE DE BELLE-ISLE

Madame la marquise n'est plus au château ?

LE LAQUAIS

Elle est partie cette nuit avec M. le duc d'Aumont, avant même que la soirée fût finie.

MADemoisELLE DE BELLE-ISLE

Mais elle reviendra ; elle va revenir... aujourd'hui ?

LE LAQUAIS

Je l'ignore, et, si mademoiselle veut, je m'en informerai.

MADemoisELLE DE BELLE-ISLE

Oui ; mais allez d'abord porter cette lettre, c'est le plus pressé. (Le laquais sort.) Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? Hier, elle me fait dire qu'elle ne peut me recevoir... Ce matin, elle est partie ! D'Aubigny, dont je n'entends plus parler !... c'est à n'y rien comprendre. (Le laquais rentre.) Eh bien, vous n'êtes pas encore

parti ?

LE LAQUAIS

Quelqu'un monte le grand escalier ; mademoiselle veut-elle recevoir ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! non, non ; je n'y suis pour personne.

LE LAQUAIS

Pardon, mais justement...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Eh bien ?

LE LAQUAIS

C'est M. le chevalier d'Aubigny.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! qu'il entre, qu'il entre ! et avertissez-moi aussitôt que la marquise sera de retour.

## Scène II

Mademoiselle de Belle-Isle, d'Aubigny.

D'AUBIGNY, dans l'antichambre

Mademoiselle de Belle-Isle !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Venez, Raoul, venez ; pour vous, j'y suis toujours. Tenez, je vous écrivais, je vous attendais ; mais je n'espérais pas vous voir.

D'AUBIGNY

Aussi est-ce une circonstance imprévue qui m'amène.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Quelle que soit cette circonstance, soyez le bienvenu. Ah ! vous voilà, Raoul, vous voilà !

D'AUBIGNY

Oui ; je viens vous prier de me rendre un service.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Un service, à vous ? Oh ! parlez !

D'AUBIGNY

Je n'ai que vous, Gabrielle : ma mère est morte en me mettant au monde, mon père a été tué à la bataille de Denain ; plus de

famille, plus d'amis !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Plus d'amis ?

D'AUBIGNY

Je ne saurais donc à qui confier un dépôt d'une certaine importance, si vous ne vouliez pas vous en charger.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Et quel est ce dépôt ?

D'AUBIGNY

Des papiers qui concernent ma fortune.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Et pourquoi vous dessaisissez-vous de ces papiers ?

D'AUBIGNY

Je pars, Gabrielle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Vous partez ?

D'AUBIGNY

Oui, je me sépare de vous ; et, quand on se sépare, Dieu seul sait ce que dure l'absence.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Que me dites-vous là ?

D'AUBIGNY

Je ne veux point vous effrayer ; mais qui peut prévoir les chances étranges de la vie ? Certes, j'eusse traité d'imposteur celui-là qui m'eût prédit, il y a trois jours, les événements qui, depuis trois jours, sont arrivés : je ne veux plus me laisser surprendre par le malheur, ainsi que je l'ai fait jusqu'à présent ; je n'y échapperai pas pour cela, je le sais ; mais, au moins, il me trouvera préparé et résolu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je vous écoute, Raoul, et je vous laisse dire, quoique chacune de vos paroles soit un coup de poignard au plus profond de mon cœur ; parlez donc, puisque vous ne craignez pas de me faire souffrir, parlez !

D'AUBIGNY

Croyez que, de mon côté, il m'en coûte cruellement d'agir ainsi ; mais ce que j'ai à vous dire est de la dernière importance ; et, une fois dit, ce sera tout.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

J'écoute.

D'AUBIGNY

Je disais donc qu'au moment de partir, en songeant aux accidents auxquels cette misérable vie est exposée, en réfléchissant que je pouvais ne plus vous revoir, je n'ai pas voulu m'éloigner sans vous demander pardon pour mes emportements d'hier. On ne perd pas tout à coup et aussi cruellement un espoir de bonheur comme celui que je nourrissais... depuis quatre ans ; car il y a quatre ans que je vous aime, Gabrielle ! sans que quelque chose se brise là ; mais, en y réfléchissant depuis, j'ai songé que, si je mourais loin de vous, vous pourriez croire que j'étais mort le cœur gros de reproches, et que cette idée tourmenterait, peut-être, le reste de notre vie... J'ai donc voulu, au moment du départ, venir prendre congé de vous, non plus, hélas ! comme un fiancé de sa fiancée, mais comme un frère de sa sœur !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Raoul, vous êtes bien cruel, et vous regretterez amèrement un jour tout ce que vous me dites là.

D'AUBIGNY

Je ne vous dis cependant que ce que je dois vous dire, pour que vous soyez heureuse encore, si toutefois vous pouvez l'être. Eussiez-vous mieux aimé que je me séparasse de vous en vous laissant croire que j'emportais des sentiments de haine, quand, au contraire, je vous avais pardonné ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Pardonné ?

D'AUBIGNY

Oui, pardonné ; et il n'y a pas longtemps que j'ai eu cette force, allez ! et c'est le ciel qui me l'a inspirée : j'ai passé une partie



de la nuit dans une église ; car on peut oublier Dieu pendant le bonheur ; mais, lorsque le bonheur s'en va pour faire place à l'infortune, c'est toujours à Dieu qu'il faut revenir, voyez-vous ! Hélas ! je l'avais oublié depuis longtemps, j'étais si heureux ! Mais, cette nuit, j'ai pensé à lui, ou plutôt il a pensé à moi ; j'ai passé deux heures dans cette église, priant et pleurant ! Cela vous étonne, Gabrielle ? Dieu ne vous fasse jamais sentir le besoin de la prière, des larmes et d'une église !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Pauvre insensé !

D'AUBIGNY

Je l'étais, vous avez raison. Mais, heureusement, je ne le suis plus, car je suis rentré chez moi, sinon consolé, du moins calme... Alors, j'ai fait mes préparatifs de départ et je suis venu, comme je vous le disais, vous prier de me conserver ces papiers... Si je reviens, vous me les rendrez... si je meurs, vous les ouvrirez... Ils contiennent quelques dispositions suprêmes, quelques volontés dernières, que je vous prierais de regarder comme sacrées. Adieu, Gabrielle !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, à part

Elle ne vient pas !

D'AUBIGNY

Adieu, Gabrielle !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Raoul !... vous ne partirez pas !

D'AUBIGNY

Il le faut.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui, parce que vous me croyez coupable. Mais, écoutez, je vous le jure, Raoul, je vous le jure sur le salut de ma mère, sur la liberté de mon père, sur votre vie, à vous, qui m'est plus précieuse et plus chère que la mienne, Raoul je ne suis pas coupable !

D'AUBIGNY

Vous me l'avez déjà dit, et je ne l'ai pas cru... D'ailleurs, n'ai-je point entendu le duc ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Eh bien, malgré son accent de vérité, auquel je n'ai rien pu comprendre moi-même, le duc mentait, ou bien, comme moi, était le jouet de quelque ruse infâme. Mais écoutez-moi, Raoul.

D'AUBIGNY

Je vous écoute... Eh bien ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! c'est que je fais mal en disant ce que je vais dire... car j'ai juré... Eh bien, cette nuit... où M. de Richelieu prétend que je l'ai reçu ici, je ne l'ai point passée au château.

D'AUBIGNY

Vous n'avez point passé la nuit au château ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Non... Je l'ai quitté à dix heures du soir... et je n'y suis rentrée qu'à cinq heures du matin.

D'AUBIGNY

Mais où étiez-vous donc ?... Au nom du ciel ! où étiez-vous ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Où j'étais ?... Ah ! voilà ce que madame de Prie seule peut m'autoriser à vous dire : j'ai déjà manqué à une partie de ma promesse en vous révélant que je n'étais pas ici... Songez-y, Raoul... Ayez pitié de moi et ne m'en demandez pas davantage en ce moment ; car, pour vous retenir ici... j'ai tant souffert depuis hier, que, peut-être, je vous dirais tout, tout, au mépris d'un serment sacré !

D'AUBIGNY

Vous n'étiez pas ici !... Oh ! mon Dieu !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je vous l'ai dit, je n'étais pas ici... Maintenant, je ne vous demande qu'une chose... une seule... et, si vous attendez en vain, vous me tuerez, Raoul, ou vous m'abandonnerez, en me méprisant, ce qui sera bien pis encore. Attendez que je puisse vous mettre en face de madame de Prie, tandis qu'à ses genoux, moi, je la supplierai de tout vous dire.

D'AUBIGNY

Madame de Prie ! mais vous savez bien que vous ne la reverrez plus.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Comment ?

D'AUBIGNY

Madame de Prie est partie cette nuit.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Partie ?

D'AUBIGNY

Pour sa terre, où elle est exilée.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Exilée ?

D'AUBIGNY

M. le duc de Bourbon, en tombant, l'a entraînée dans sa chute... Vous me demandez là des choses que vous savez aussi bien que moi.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

M. le duc de Bourbon n'est plus ministre ?

D'AUBIGNY

Non, Gabrielle, et votre père va être libre.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Le duc de Bourbon n'est plus ministre ?

D'AUBIGNY

Depuis hier midi.

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Sur votre honneur, ce que vous me dites là, Raoul, est-ce vrai ?

D'AUBIGNY

Que vous importe ?

MADemoiselle DE BELLE-ISLE

Mais je puis tout vous dire alors, car je suis dégagée de mon serment.

D'AUBIGNY

Vous ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui, moi... Ah ! Raoul ! nous sommes sauvés !

D'AUBIGNY

Sauvés ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui... Cette nuit... Ah ! que je suis heureuse !

D'AUBIGNY

Eh bien, cette nuit ?...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Cette nuit, munie d'une lettre de madame de Prie, je suis partie dans sa voiture. Cette nuit, pendant laquelle tu croyais que je t'avais trompé, malheureux ! cette nuit, je l'ai passée dans les bras de mon père, que je n'avais pas vu depuis trois ans, tu le sais... Et, si tu en doutes, Raoul, mon père, oui, mon père lui-même te jurera sur ses cheveux blancs que je dis la vérité.

D'AUBIGNY

Taisez-vous ! taisez-vous !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Voilà la cause de mon trouble, voilà pourquoi, pour la première fois, je te pressais de me quitter ; voilà pourquoi, enfin, je n'ai rien pu te dire : c'est que j'avais juré à la marquise, qui m'avait donné cet ordre à l'insu du duc de Bourbon, que, tant que M. le duc de Bourbon serait ministre, je lui garderais ce secret, qui pouvait la perdre et causer la mort de mon père. Dix minutes après que vous eûtes quitté cette chambre, j'étais partie... et j'y revenais seulement lorsque vous y êtes entré.

D'AUBIGNY

Oh !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Eh bien, vous le voyez, c'est vous qui êtes le coupable, et c'est moi qui suis le juge... car rappelez-vous ce dont vous m'avez accusée ; rappelez-vous ce que vous avez cru ; rappelez-vous les paroles terribles que vous m'avez dites, à moi, à votre Gabrielle. Savez-vous que, quand vous avez été parti, lorsque je me suis sentie chancelante, loin de mon père, et loin de vous,

mon seul et dernier appui, savez-vous que je me suis crue abandonnée de Dieu même, et que je me suis demandé si mieux ne valait pas mourir ?

D'AUBIGNY

Gabrielle ! Gabrielle !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui ; car, puisque, vivante, je ne pouvais plus me justifier, peut-être, du moins, auriez-vous cru ma mort ! Peut-être vous seriez-vous dit alors : « Puisqu'elle est morte parce que je voulais la quitter, elle m'aimait donc, et, si elle m'aimait, elle n'avait pu me tromper. » Eh bien, maintenant, est-ce vous qui me pardonnez, ou est-ce moi qui vous pardonne ? Non, c'est vous qui m'aimez, c'est moi qui vous aime. Oublions le passé, l'avenir est à nous ! l'avenir, tout entier renfermé dans deux mots : Je t'aime toujours ; m'aimes-tu encore ?

D'AUBIGNY

Assez, assez ! Mais alors, dites-moi, car j'ai eu un instant la tête perdue, et voilà que tout me revient... Si vous n'étiez pas ici, si vous étiez à Paris... tout ce qu'a dit cet homme était donc faux ? Il mentait donc, ce duc ? c'était donc un infâme ? Oh ! (Il regarde la pendule, qui sonne huit heures et demie.) Et une demi-heure seulement pour le trouver et pour me venger de lui !... Une demi-heure ! rien qu'une demi-heure ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Il se précipite vers la porte, Gabrielle l'arrête.)

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Raoul, je ne vous comprends pas. Je suis là ; je vous dis que je ne suis pas coupable ; je vous le prouve ; je vous répète que je vous aime ; et, au lieu de me répondre, vous pensez à cet homme ! Mais laissez cet homme, méprisez ses calomnies ; obtenons la grâce de mon père, ce qui sera facile maintenant, puis quittons Paris et retournons en Bretagne ; soyons heureux !

D'AUBIGNY

Heureux, Gabrielle !... heureux !... Oh ! vous ne savez pas, à votre tour !... vous ne savez pas !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Quoi donc ?

D'AUBIGNY

Laissez-moi sortir, laissez-moi le retrouver avant neuf heures.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Vous ne sortirez point, Raoul... Je ne sais pas ce que vous voulez dire, je ne sais pas ce que vous voulez faire... mais vous resterez. Oh ! je vous dis, moi, que vous ne passerez pas cette porte. J'appelle, je crie.

D'AUBIGNY

Oh ! mourir, mourir dans un pareil moment, mourir assassiné !... C'est impossible !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Mais que dites-vous donc ?

D'AUBIGNY

Oh ! Gabrielle ! Gabrielle ! viens ici... dis-moi bien que tu m'aimais, répète-le-moi encore... C'est ma faute, aussi !... je n'aurais pas dû me fier à mes yeux ; j'aurais dû douter de moi-même plutôt que de toi ! Mais je t'ai crue infidèle ; j'ai cru qu'il fallait renoncer à toi pour toujours ! Hélas ! mon Dieu, si tu m'avais cru infidèle, qu'aurais-tu fait, toi ? Tu aurais voulu mourir, n'est-ce pas ?... voilà tout ! parce que tu es une femme, parce que tu es un ange, et que tu n'aurais pas pensé à la vengeance, et que tu serais morte en pardonnant. Mais moi !... oh ! moi, j'ai voulu me venger, j'ai été à cet homme, Gabrielle... Je ne devrais peut-être pas te dire tout cela ! mais je n'ai plus de force. Je l'ai provoqué : nous allons nous battre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Grand-Dieu !

D'AUBIGNY

On nous a arrêtés : M. d'Auvray... il nous a fait donner notre parole : il n'y avait plus moyen de nous rencontrer qu'en expliquant devant un tribunal de maréchaux la cause de notre combat !... Et cette cause, c'était ton déshonneur, Gabrielle... tu étais perdue, ou je ne me vengeais pas ! Alors je lui ai offert de

jouer sa vie contre la mienne sur un coup de dés.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Raoul !

D'AUBIGNY

Il accepté, car il est brave.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Et ?...

D'AUBIGNY

Et j'ai perdu, voilà tout !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ah ! je comprends maintenant : vous ne reveniez à moi que pour me dire adieu !... Ce départ, c'était la mort !... vous mouriez pour moi, Raoul, à cause de moi !... Oh !... mais vous avez renoncé à ce projet : vous vouliez mourir parce que vous me croyiez coupable... Eh bien, je ne le suis pas... Vous savez maintenant que je vous aime, que je vous ai toujours aimé... Alors pourquoi mourir ? Vous ne pouvez pas mourir !... Oh ! cet homme... Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ai-je rencontré cet homme ?

D'AUBIGNY

Vous voyez bien qu'il faut que je le tue.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oh ! vous ne sortirez pas... Vous ne me quitterez pas, pas d'une minute, pas d'une seconde.

D'AUBIGNY

Il n'y a cependant que ce moyen de nous sauver... Lui mort, personne ne sait plus ce qui s'est passé... tout le monde ignore qu'aujourd'hui, à neuf heures, je devais... Tiens, Gabrielle, je dis des choses impossibles : je suis prêt à commettre des lâchetés infâmes... Et tout cela pour vous !... Ah ! voyez si je vous aime ! voyez !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Oui, tu m'aimes, Raoul ! et moi aussi, je t'aime ! et cependant... tu n'as pas pitié de moi... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! si tu étais à mes pieds comme je suis aux tiens, tu me ferais faire tout ce que tu voudrais... Ma réputation, mon honneur, ma vie,

tout serait à toi !... Ah ! vous autres hommes, vous ne donnez jamais que la moitié de votre cœur à l'amour ! le reste est pour l'orgueil. Voyons, dis-moi, que veux-tu que je fasse ? Je ne puis pas rester ainsi sans te venir en aide... Veux-tu que j'aille le trouver ? que je lui dise qu'il me tue, en te tuant ?... Prends pitié de moi, Raoul !... Je sens ma tête qui se perd... Je deviens folle.

D'AUBIGNY

Gabrielle !... Mon Dieu ! mon Dieu ! du courage !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Du courage pour te voir mourir ? Mais que me dis-tu donc là, mon Dieu ?... Pour mourir avec toi !... oui, j'en aurai, si tu veux, du courage.

D'AUBIGNY

Oh ! c'est affreux ! Ayez pitié de moi, Gabrielle ! Gabrielle !... grâce ! grâce !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Écoute !

D'AUBIGNY

Quoi ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

C'est sa voix !... c'est la voix du duc !...

D'AUBIGNY

La voix du duc ! Oui... je la reconnais. Oh ! c'est la justice de Dieu qui l'amène.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, essayant de l'arrêter

Raoul !

D'AUBIGNY

À votre tour, Gabrielle, à votre tour, entrez là... J'ai droit d'exiger que vous fassiez aujourd'hui pour moi ce qu'hier je faisais pour vous.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Non, non ! je ne vous laisserai pas seul.

D'AUBIGNY

Gabrielle ! si vous restez, je ne réponds de rien !... si vous restez, je le traîne à vos pieds.



MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Tout ce que vous voudrez !... tout !... tout !... Mais, au nom du ciel, Raoul !...

D'AUBIGNY

Soyez tranquille... Allez, allez.

LE DUC, derrière la porte

Va-t'en au diable, faquin ! je te dis que je sais qu'il est ici... qu'il faut que je lui parle... et je lui parlerai.

(Il ouvre la porte.)

## Scène III

Mademoiselle de Belle-Isle, cachée ; d'Aubigny, le duc de Richelieu, couvert de poussière et chaussé de grandes bottes.

D'AUBIGNY, au duc, qui s'est élancé dans la chambre

Ah ! je vous tiens donc enfin !

LE DUC

Et moi aussi. J'avais assez peur de ne pas vous retrouver. Je ne vous lâche plus.

D'AUBIGNY

Monsieur le duc, vous en aviez menti !

LE DUC

Je le sais, pardieu, bien, que j'en avais menti ! puisque je viens de faire dix lieues à franc étrier pour vous le dire. Il y a six heures que vous le sauriez, si je n'avais pas été arrêté comme tout le monde et conduit à Paris ; mais, par bonheur, je n'ai eu qu'un mot à dire au roi pour me justifier, et j'arrive à temps...

(Mademoiselle de Belle-Isle sort de la chambre.)

D'AUBIGNY

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE DUC

Je dis, chevalier, que, si vous ne recevez pas mes excuses, que, si vous ne me pardonnez pas, je ne me consolerais jamais de ce qui vient de m'arriver avec vous. Je dis que j'ai été joué, dupé, berné comme un sot, par madame de Prie, qui n'a pas senti elle-même l'importance de ce qu'elle faisait. Je dis, monsieur le

chevalier, que mademoiselle de Belle-Isle est l'ange le plus pur qui soit jamais descendu du ciel, et que je demande à être conduit à ses pieds pour m'incliner devant elle, pour obtenir mon pardon de sa bouche ! Car je l'ai insultée, monsieur, insultée, et je m'en repens comme d'une action lâche et honteuse. Êtes-vous content, chevalier, et est-ce assez comme cela ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ah ! oui, monsieur le duc... Tout est dit, tout est terminé. Oh ! vous êtes un noble cœur ! Oh ! Raoul ! Raoul ! qu'attendez-vous encore pour partager ma joie et remercier Dieu de notre bonheur ? (Au duc.) Vous ne savez pas ?... il allait se tuer, le malheureux !

LE DUC

Nous avons joué deux parties l'un contre l'autre, chevalier ; mais je ne me souviens que de celle que j'ai perdue... Eh bien, maintenant, voyons, la paix est-elle faite ?

D'AUBIGNY, présentant  
mademoiselle de Belle-Isle au duc

Mademoiselle de Belle-Isle, ma femme. (Présentant le duc de Richelieu à mademoiselle de Belle-Isle.) M. de Richelieu, mon meilleur ami.

## POST-SCRIPTUM

Les préfaces sont pour les chutes. Il n'y a donc rien à faire, après un succès, que de remercier les articles qui y ont contribué.

Firmin a été, ce qu'il est toujours, comédien spirituel et de bon goût. Cette fois, sa tâche était difficile : il avait à porter le poids d'un nom qui est devenu le type de toute grâce et de toute élégance ; il l'a noblement soutenu, et le public a vu reparaître une de ces ombres aristocratiques qui vont s'effaçant de jour en jour dans la société, et que, depuis Fleury, on croyait absentes du théâtre. Un instant, les spectateurs auraient pu douter que cet homme, si plein de ravissante fatuité, fût le même qu'ils avaient applaudi tant de fois dans le rôle candidement passionné de Saint-Mégrin, si, vers la fin du cinquième acte, ils n'eussent reconnu en lui ces accents de l'âme qui n'appartiennent qu'à lui. C'est que le cœur si franc et si loyal de l'homme se trahit toujours quelque peu sous l'habit du comédien.

Lockroy, chargé d'un rôle difficile et dangereux, en ce qu'il contrastait, par son caractère mélancolique, avec les couleurs joyeuses des autres rôles, a retrouvé dans le chevalier d'Aubigny ses plus belles inspirations de Monaldeschi, d'Ethelwood et de Muller. C'est une vieille et sincère fraternité d'armes que celle qui nous unit à lui, et elle nous a toujours porté bonheur.

Le rôle de d'Aumont était un de ces rôles que nous n'eussions pas osé offrir à tout le monde : il fallait la tenue et l'élégance de Mirecourt au comédien qui osait se montrer au public sous l'habit du *gentilhomme le plus débraillé de France*. Au reste, outre l'élégance et la tenue qui lui sont habituelles, Mirecourt a su trouver des effets de cette bonne et franche gaieté dont le Théâtre-Français seul a conservé la tradition.

Que mademoiselle Mante ne nous en veuille pas de reporter si loin les compliments que nous avons à lui faire : nous suivons dans ces quelques mots les habitudes de distribution théâtrale, qui

rejetent d'une façon si peu galante les femmes à la fin de la liste des personnages qui jouent dans une pièce : il est impossible de mieux comprendre le rôle de madame de Prie qu'elle ne l'a fait ; c'était bien la hautaine et insolente favorite qui régna trois ans sur la France et qui mourut de douleur d'avoir été détrônée ; mais, ce que nous doutons que madame de Prie ait jamais possédé, c'est une finesse d'intonation qui laisse deviner, par une seule exclamation, tout ce qui se passe dans le cœur. Mademoiselle Mante est une excellente comédienne, à qui le public rend tous les jours justice en attendant que les distributeurs des grâces ministérielles en fassent autant.

Quant à mademoiselle Dupont, la vive et joyeuse Lisette, nous lui devons une double reconnaissance, et d'avoir bien voulu prendre un rôle que nous n'osions pas lui offrir, et de l'avoir joué avec cet entrain qu'elle apporte aux grandes compositions de Molière et de Marivaux. Nous avons contracté envers elle une dette qu'un simple remerciement n'acquitte pas ; et nous espérons, comme M. le duc de Richelieu, *lui payer un jour ses gages* en monnaie de théâtre.

On s'étonnera, sans doute, que nous n'ayons pas encore prononcé le nom de mademoiselle Mars : nous lui dédions cette comédie. Le succès remonte à sa source.

ALEX. DUMAS.